

—Été 2012—

Pascal Nyiri-Brévard ■ Olivier Gay ■ Raymond Alcovère
Paul Sunderland ■ Petrus Borel
Philippe Sarr ■ Clélie Vian ■ Paul Gounon
Olivier BKZ ■ Lemon A

Numéro 5

Sommaire





La vie de Léa

Pascal Nyiri-Brévard

Revenus : vendeuse ; ami : Ludovic ; âge : 38. Au téléphone, son frère. Elle ment. Puis Blur l'appelle. Elle reçoit par courrier le contact – voie rapide sous le pont de Lavérune. Au dos d'une balise, un temps à attendre au feutre. Traversée vers Montpellier Village. Guigue sera avec le groupe de jeunes sur l'aire de jeu. Il t'indique la boîte à lettres. Tu lui offres une cigarette. Un peu plus tard, Léa prend le TGV ; arrive gare de Lyon. RER A pour Nanterre-Université. Long travers. À la bibliothèque, elle rencontre Ludo. Et ne savait pas qu'il savait. Il lui confie la suite. Vite Léa part vers l'accès ouest. Express dans un rade. Ludo la rejoint. Ils prennent la voiture pour descendre dans un parking sous la Défense. Sortie sur l'esplanade, puis niveau 1 de la tour *City Bank*, François. Ils s'embrassent. Ils achètent un café à la machine. Transfert des données pour la suite. Le train que Léa va prendre ira dériver, faisant de larges boucles jusqu'à Saint-Lazare. Là, il l'accompagne jusqu'à un ascenseur au bout d'un couloir. La cabine monte puis suit un axe horizontal et courbe. Monte-descend-recule, jusqu'au quai. Aussitôt, le train entre en gare. Vide. Sauf une gamine. 15 ans, qui mange des chips. L'errance dure une heure. Terminus : Pensemort Lumière. Léa prend un taxi pour Pensemort. Elle emprunte la B pour Livry. La forêt de Bondy. Parc de la Poudrerie. Nuit noire. Léa marche vers le canal. Passe devant le musée de la Poudrerie, cinquante mètres derrière, un ancien atelier. Léa en sort la clef. Elle entre. Une table. Posées sur la table trois ceintures de C4. Elle s'équipe. En sortant elle referme à clef – et revient sur ses pas pour rejoindre Vert-Galant. Au Galant elle s'estompe dans l'obscurité. Des

voitures de police surgissent. Léa attend qu'elles s'approchent, et déclenche l'explosion.





La cantine des ogres

Olivier Gay

J'aime, par dessus tout, arriver dans une ville inconnue. C'est un peu comme faire semblant de naître.
Tout s'efface
les tares et les immenses bonheurs, les erreurs et tous les chemins qui m'ont mené ici.

Maintenant,
je n'ai jamais existé.

*

Les rues étaient bruyantes et les gens venaient de partout, portant avec eux un morceau de pays, une langue, et la logique d'un visage. Je crois que c'est une caractéristique commune aux villes frontalières.
Ici, nous ne sommes les uns pour les autres que des enfants ; les premières lignes d'une même histoire.
Et sur des tonnes et des tonnes de pages vierges, les corps se télescopent. Les néons clignotent. La chair mêlée prend la couleur des devantures, l'odeur des bouis-bouis et la forme oblongue d'une grande parenthèse.
Ici, tout n'est que vérité. De l'amour d'une pute au surin d'un *junky* ;

de la non-transparence d'un verre, à l'inexistence des étoiles.

Et me voici,
marchant au milieu du monde, suivant juste le cuir de mes baskets. Engrossant tantôt une machine à sous, tantôt un chiotte à la turque
Les patrons d'un million de bouges me sourient : $.
Sourires carnassiers.
Ils voudraient me vendre un steak tartare, un whisky frelaté ou une fille de l'arrière boutique.
Une fille de l'Est.

Va pour le whisky.
Pour la viande on verra plus tard.

Je mange un *tapa*. Le zinc colle aux manches et il y a au moins quatorze sortes d'urines différentes dans l'eau des olives.
Le whisky est dégueulasse. Le serveur ne m'inspire pas confiance.
Sers-moi une bière, *gringo* ! *Una caña, por favor* enculé d'Espagnol !
Je n'ai rien contre les Espagnols en particulier, mais j'espère qu'il comprend le Français.
Parce que j'ai trop bu, parce que ma femme m'a quitté, parce que pour tout un tas de raisons je suis ici et je n'aime pas la race humaine. Je ne m'aime pas.
Quoi qu'on en dise, on en revient toujours à ce que l'on est vraiment ; c'est le principe du *Jokari.*

23H48. Le mur du pissoir me dit en puant que je suis un con, que je n'ai rien à faire ici. C'est lui le con, j'ai tout un tas de choses essentielles à faire ici. Mais je n'ai pas de place pour poser mon verre, pas de place pour m'allonger une petite ligne de coke, pas de place pour pisser droit.
Et je crois que le mec d'avant a mangé des bulots...
Peu importe.
Cul sec. Maintenant j'ai ma main gauche, celle qui servait encore hier à tenir l'épaule du Petit pour traverser la rue.
Je redessine le ciel avec une carte bleue,
des millions d'étoiles toutes en ligne, en rang comme des soldat

morts.
La queue d'une comète, une constellation.
Juste une traînée, figée sur le blanc d'un rabattant de cuvette.

Retour à la case prison. Maintenant le serveur est mon pote.
Mets-moi un *Peppermint*, mon pote ! *Amigo* !
Je tape dans mes mains.
C'est méprisant, mais je ne m'en rends pas compte et puis je m'en fous.
Je reprends tout à zéro.
Je mange une olive.

Dans le bar, une petite dizaine de femmes tournent en rond au milieu d'une vingtaine de mes congénères à bite. J'ai donc, à peu près, une chance sur deux de baiser. Pile ou face.
En fait, non. J'ai des billets.

La petite brune, la plus jolie, vient me voir en me disant qu'elle voudrait vraiment que je lui fasse l'amour.
Je crois qu'elle est amoureuse. Elle est Roumaine aussi. Mais elle me demande, en espagnol, 60 euros...
C'est le prix du bateau *Playmobil* que j'ai offert à mon fils pour Noël.
La chair a un prix. L'amour aussi. Je négocie à 45. Un euro en moins par paire de couilles vidées.
C'est ça ou sinon elle va se taper le gros, plein de sueur, bandant juste en face.

La chambre pue le sexe. Il y a des rideaux mais je ne crois pas qu'il y ait de fenêtres. Il faut payer 7 euros en supplément pour avoir des draps propres.
J'ai oublié mon *Peppermint*, merde !

Je ne me sens pas fier sur le bidet, Ania me lave. Elle m'essuie, elle me suce ; je ne bande toujours pas...
« *Sin amor, sin savor* », voilà ce que je lui ai dit.
Ça l'a fait rire.

Rire.
Nous avons ri.

Maintenant, j'étais un être humain.





Le Chancellor

Raymond Alcovère

Je suis écrivain mais mon rêve c'était de construire un bateau avec des allumettes. À la place de mon bureau. Un travail de romain ! L'une après l'autre, amoureusement posées, ajustées, fignolées… J'aurais tout oublié : le bonheur ! En écrivant, au contraire, il faut sans cesse penser à soi, aux autres, c'est épuisant !

J'aurais constitué une documentation, compulsé des livres d'histoire, des encyclopédies, des illustrations. À chaque moment de liberté, ajouter un bossoir, une varangue, un hublot, une écoutille, une drisse, un cabestan. Je serais devenu le capitaine Haddock de l'immobile !

Un jardin intérieur, isolé du reste de ma vie. Elle est assez monotone d'ailleurs, mais la plupart des vies sont monotones. Construire un univers parfait. Hors des contingences. Quoi de mieux qu'un navire qui flotte fier, majestueux, insensible aux éléments ! Seul sur le fil de l'horizon. Rien ne peut l'arrêter ni l'atteindre. Un miracle de solidité, de force.

Tout cela avec des allumettes. Si fragiles, si ténues… Rien de plus banal, de plus élémentaire qu'une allumette. De là, aller vers le phénoménal, l'extraordinaire. Un médiocre bureau transformé en tremplin vers l'imaginaire !

Combien de fois n'ai-je pas espéré, en laissant coulisser la porte vitrée de la salle à manger, voir surgir ce paquebot fabuleux, orgueil des mers, fruit de mois et de mois de travail, trônant au milieu, impérial ! D'un coup de baguette magique, le merveilleux au centre de

la maison enfin.

Un matin j'ai franchi le pas. Acheté des allumettes, un peu chaque jour. Établi des plans. Construit. Méthodiquement, amoureusement. L'inspiration était au rendez-vous. Je revivais. J'ai vendu ou donné mes livres. Conservant ceux qui traitaient de bateaux, le reste devenu inutile.

Mon seul investissement, des allumettes. Ah, jouissance de tous les instants ! Utilité, perfection de chaque geste. Peu à peu, habituer ses doigts, ses mains, à cette tâche minutieuse. Jour après jour, voir apparaître un entrepont, une coursive, une passerelle, un pont-promenade, une cheminée. La certitude d'avancer toujours, de poursuivre un objectif clair, précis. Sensé.

Au fur et à mesure, je prenais confiance, devenais plus audacieux. Après avoir enfanté la coque et les superstructures, j'attaquais les détails, cabines, timoneries, portes étanches, sabords, gouvernail, fanions, ancre. Un univers nouveau s'éveillait à moi, bruissant à mes oreilles, voyages, tempêtes, bourrasques, visions pélagiques, odeurs de varech, mystères de la Mer des Sargasses.

Félicité suprême, mes lectures d'adolescent revenaient en mémoire. C'est à Jules Verne et ses *Voyages extraordinaires* que je dois les moments les plus fabuleux de mes quinze ans. Mon roman favori : *Le Chancellor*. Un des plus maritimes et des plus resserrés. Du début à la fin, tout se passe sur l'eau. Paradoxalement, c'est un des moins connus. Trop noir, sans doute. Mais quelle perfection !

Des passagers, sur un trois-mâts, au départ de Charleston, s'embarquent pour une traversée *à priori* sans histoire. Mais les catastrophes s'accumulent : incendie, menaces d'explosion. Jusqu'au naufrage. Les survivants se regroupent sur un radeau. Bientôt, les vivres manquent. Un huis-clos angoissant commence. Manger ou ne pas manger de la chair humaine, toute la fin du livre repose sur cette question. Pas de fantastique, pas de merveilleux, seulement la réalité. Dure, étroite, cassante. J'ai baptisé de ce nom mon bateau. Auprès du *Chancellor*, l'imagination était en router. Cap vers le large ! J'en ai vécu des heures de bonheur intense dans mon ancienne bibliothèque. À rêver, échafauder des scénarios…

Un jour j'ai pu compléter mon œuvre terminée. Superbe, phénoménale ! Je m'étais autorisé quelque créativité. Le bâtiment, au lieu d'une pâle copie, figurait un amalgame entre le *France*, le *Titanic*, le *Queen Elisabeth II* et le *Legend of the Seas* ! Je n'étais pas peu fier !

Pourtant il manquait un je ne sais quoi. J'ai longtemps cherché. Une

nuit d'insomnie, passée à caresser du regard le *Chancellor*, voguant sur les mers avec lui, embarqué pour un grand voyage, toutes les escales de la Méditerranée, Gênes, Naples, Syracuse, Le Pirée, Istanbul, Alexandrie, puis le départ, le vrai, Port-Saïd, Suez, plus avant encore la Mer Rouge, l'Océan Indien, les origines du Monde et enfin l'Océan de béatitude, le Pacifique, tout d'un coup, au cours de cette dérive presque infinie, l'idée a surgi. Pourquoi toutes ces allumettes, n'avais-je cessé de me demander ? Comment parachever l'œuvre ? Simple, il en manquait une ! Le point d'orgue. L'eau et le feu, voilà le mariage idéal. L'union sacrée. Pas de risque, la mer immense, tout autour, aurait tôt fait d'éteindre l'incendie. Un bateau ne brûle jamais vraiment. L'eau vainc le feu, et non l'inverse !

De fait, il a suffit d'une allumette. Je l'ai craquée voluptueusement. Par une nuit de syzygie. Fatras, anéantissement total. Le bateau transformé en brasier. Une clarté rougeâtre a éclaboussé la pièce.

Poutrelles, solives, quille, lisses, ballasts, s'écroulaient, de l'étrave à l'étambot, comme déchirés par les brisants, entraînant dans leur flamboiement les autres parties du bâtiment, au sein d'une mer déchaînée. Le feu léchait le navire à grand coups de langue ardente. Rien ne résistait à sa propagation.

Jamais je n'avais vécu une extase aussi parfaite. L'incendie gagna l'appartement, puis peu à peu tout l'immeuble, happé dans un maelstrom. Dévastateur. Jouissance, mystère de la transgression. L'eau tout autour n'a rien éteint. Les pompiers accourus à grands renforts, après des heures et des heures de lutte acharnée, sont repartis livides, hagards, parmi les décombres du quartier, encerclées de vapeurs fuligineuses.

Comment j'ai survécu, je me le demande encore. Je me trouvais dans l'œil du cyclone. Inattaquable. La justice des hommes s'est montrée plus impitoyable. Maintenant je suis enfermé. J'aurais peut-être mieux fait d'écrire. Voire.





Antidépresseur

Paul Sunderland

Très distinctement, j'entends des basses curieuses qui ne proviennent pas de la salle de concert, un son quelque peu menaçant mais pas surprenant. Dans des profondeurs que je ne connais pas mais devine, je subodore des corps tatoués qui se mettent à remuer sur des rythmes bien spécifiques. Des feux obscurs imprègnent les entrailles de leur faim puissante. Remonter, remonter, rejoindre la surface, où se tiennent les fous. Rejoindre les fous, nos enfants, c'est ce qu'il me semble entendre. Ça me traverse comme un flash. Juste sous nos pieds, *yeah*.

Et l'autre crétin, avec son énième clope pas encore allumée qui gigote comme une bite en berne, à peine fixée aux lèvres. Mike et moi, on se regarde sans rien dire. L'autre est là, visiblement mal à l'aise d'être tombé sur nous. « Ah falut, fa va ? Fa va ? » Olive, le prof de philo. Ah ouais, salut Olive, qu'est-ce que tu deviens ? Ah ben euh, on continue, on continue. Olive ne sait pas sur quel pied danser, il se retrouve comme figé au milieu des exposants et des visiteurs. La bière dans son gobelet va-t-elle s'évaporer avant qu'il ait repris le contrôle ? Mike et moi, on reste délibérément évasifs mais nos yeux demeurent bien plantés dans les siens. C'est à Olive de gérer. Ces basses qui remontent. Les morts s'excitent et calent leurs chants sur nos propres mondes.

Il me demande ce que je deviens. Je réponds exactement comme il vient de le faire. Puis il prononce la phrase de trop. « Ah mais, fa m'étonne pas que tu fois plus prof, t'avais un difcours vafement cryptofafifte, au lyfée. » Et sa cigarette qui yoyotte. Il est intimidé mais encore plus stupide. Rien ne le changera, me dis-je alors qu'un rire sec part en riff macabre, sous mes semelles, et qu'une vibration commence à secouer mes pieds.

Mike colle un début de frousse à l'ex-collègue qui, peut-être un peu réveillé tout de même, se rend compte que sa soirée du trois juin ne se passera pas comme prévu. « Tu nous impressionnes pas, avec ton cryptofascisme et ta gueule de *Beetlejuice*. Tu veux qu'on te la refasse, ta gueule, Paulo et moi ? Tu sais qu'avec moi, y a pas encore prescription. » Olive a cocufié Mike, jadis. Olive baise à droite à gauche, car il est *affranchi des conditionnements bourgeois*, et il voit des cryptofascistes tous les dix mètres. « Ici on écoute du rock, je sais pas si t'as remarqué, ça vibre, ça gronde, c'est pas de la musique de maniaco-dépressifs comme tes Tindersticks, ici t'es entouré de punks et de petites Betty Page, est-ce que tu captes dans quoi tu te retrouves ? »

Olive, manifestement, hésite entre gagner vite fait l'extérieur ou se rapprocher de la scène. Soudain, on entend du Quincy Jones. Pas vraiment rock, mais Olive saute sur l'occasion. « Ve crois qu'on va rater le ftrip-teave, fi on bouve pas ! »

Il a droit à dix minutes de répit, le temps que Lily nous gratifie d'un de ses excellents numéros de show burlesque. Tout le public du Molodoï s'approche du podium. Les murs se resserrent, je retourne à la buvette car j'ai soif, reprends aussi une bière pour Mike. À chaque pas, je détecte une jubilation mortuaire et je crois que, plus très loin en dessous, de vieux os se durcissent à nouveau, revigorés d'une moelle chaude et liquide à l'annonce d'un dénuement de charme. Je me fous bien des fascistes, des cryptofascistes et des imbéciles heureux, alors. Les exposants, les visiteurs, les artistes des groupes déjà passés ou qui attendent leur tour, tout le monde développe une phosphorescence crépusculaire, les corps s'embrument de fièvre vespérale, le vaudou urbain remonte de terre, Lily traverse et conclut son numéro sous les applaudissements et les sifflets admiratifs, la mescaline sonore

s'empare de l'air surchauffé, l'imprègne de sa tension sanguine, de brumes carmines, le sol laisse échapper, par des fissures, d'autres *fans* ! Personne ne s'offusque ! Un groupe se jette dans l'arène, fuse, initié, initiateur, dans d'archaïques canyons de *roche et de roulis*. La troisième édition du *Festival Rock'n Art*, incendiée de rockabilly liturgique. Olive se fait choper par les bras.

Chiottes. Sur le carrelage, de la bière en train de sécher, collante. Des vivants qui pissent, des zombies qui se réajustent les os, Mike retourne Olive, l'autre n'arrive pas à se défendre, il se retrouve la gueule dans un urinoir, les morts rigolent et braillent avec les vivants on va t'enculer, tu le sais ? Olive glapit non, c'est pas vrai, vous êtes pas comme ça ! Il ne zozote plus car sa clope est tombée dans la canalisation. Il a raison, au passage, on ne va pas lui limer le siège. D'ailleurs, Mike le relâche brusquement, mais oui Olive, c'est comme tu dis, on n'est pas comme ça. On pourrait tout de même te plaquer au sol, te pisser sur la tronche à tour de rôle, c'est pas l'envie qui nous manque de te prouver qu'on est bel et bien des dégénérés, des cryptofascistes mais même ça, on va s'en abstenir. Olive, verdâtre, se barre, libre. Dehors claque enfin un formidable coup de tonnerre dans le ciel de Strasbourg.





La prise de la Bastille

Petrus Borel

Squeeze edit 2012
from Madame Putiphar - 1878

À l'extrémité d'un ancien boulevard qui jadis protégeait la ville, et qui peu à peu, entouré par elle, s'est efféminé dans son sein, dans le sein de cette reine du monde, comme autrefois Hercule aux pieds de la reine de Lydie, et qui comme Hercule s'est laissé dépouiller par son Omphale de sa massue et de sa peau de lion ; au bout de ce vieux boulevard, dis-je, pareil aujourd'hui à une berceuse qui chante au soleil et file sa quenouille, il existait un immense cachot de pierre, hideux et sombre, édenté, infect et décrépi, qui, la figure sale, d'un air hébété, immobile, avec de petits yeux louches, garnis de cils de fer, et qu'on eût dits percés à la vrille, regardait fixement autour de lui comme un caïman demi pourri dans la fange d'un marais, qui hume des miasmes et aspire une proie. – Ce vestige d'un temps qui n'était plus, qui semblait rester là debout comme un vieillard qui aurait refusé de descendre dans la tombe afin de dévorer sa race, – c'était !... À ce nom, se répandent d'abord dans notre pensée des bruits de chaînes et des gémissements, puis un bruit de guerre et des cris de triomphe. – C'était un lieu d'odieuse mémoire ! – C'était la Bastille !

Ce repaire, qui avait prêté main-forte à tant d'iniquités, qui avait trempé dans tant de crimes, qui avait bu tant de larmes et tant de sueurs d'agonie, était l'objet de l'exécration publique. Cette hache

éternellement levée sur la tête de l'innocent, toujours prête à décimer, remplissait le cœur de haine et de terreur. Le peuple ne songeait à cette prison qu'avec effroi. Il n'osait longer ces murailles sans épouvante, comme si ces murailles eussent eu des appendices invisibles pour attirer à soi, comme si elles eussent été béantes.

Bouc émissaire chargé des torts et des crimes de soixante rois, tant de colères s'étaient amoncelées sur ce monstre et le poursuivaient qu'il touchait enfin à son heure suprême. – Des cahiers demandaient aux États son abat. – Le peuple avait juré sa perte !

Il y avait alors déjà près d'un an que Paris, que toute la France même, dans l'anxiété et le trouble, s'agitaient. Le sol se mouvait souterrainement, se crevassait et craquetait comme la crête d'un mont volcanique à l'approche d'une éruption. Le peuple, poussé par les suggestions d'une misère prétendue plus profonde, par les suggestions d'une faim factice et par d'autres suggestions plus ténébreuses et plus terribles encore, se faisait de plus en plus actif et indocile. Sa chaîne cassée et sa muselière arrachée pendant au col, il rôdait sans repos nuit et jour comme un dogue échappé, ou comme un loup du désert, qui cherche le lieu d'un meurtre pour s'ébaudir dans le sang.

Mais ce qui acheva de le dénaturer, ce peuple, ce fut le misérable spectacle qu'on lui donnait aux États de Versailles, où ses représentants se heurtebillaient et se colletaient sans pudeur entre eux et avec leurs maîtres, se tiraillaient comme des polissons. – Hélas ! À cette triste parade il avait compris de suite qu'il n'avait pour roi qu'une solive ; que tout roi n'est qu'une solive du moment qu'on se fait charpentier, qu'on prend le compas et la hache, et, chose plus funeste encore, qu'un gentilhomme n'est pas si fort qu'un portefaix.

Les deux camps s'inondaient sans relâche d'un flux de paroles. La cour et le tiers-état bavardaient et se formalisaient comme deux vieilles loquaces, comme deux huissiers, comme deux pies. On se passait au fil du discours. – Pauvre chose ! Car c'est là justement ce que le peuple exècre !

Enfin Dieu trouvant sans doute son outil suffisamment trempé et affûté, décidément l'emmancha, et le mit à la besogne.

Quand un peuple se révolte contre ses divinités, son premier geste est d'en briser les images ; son premier geste quand il se redresse contre ses maîtres, c'est d'en briser les symboles. Or, la Bastille étant le symbole le plus manifeste d'une tyrannie antique et abhorrée, le peuple naturellement ne pouvait manquer de se dire : — Rasons cet affreux symbole comme nous effaçons les armes sur la porte des carrosses, et les panonceaux sculptés dans la pierre des hôtels.

Le 14 juillet donc ! Tandis qu'on se tiraillait comme de coutume à Versailles, l'aurore promettant une journée superbe, – le peuple, qui avait déjà fait l'essai de ses forces, qui avait appris déjà à envisager la mort, qui savait déjà comment s'enfonce une lame, se leva courageux, regarda autour de lui, retroussa ses manches ; puis s'écria : — L'heure est venue ! Car le ciel nous est propice. — Holà ! Compagnons ! — Aux armes !

Et comme il n'avait pas envie, de son côté, de jouer aux phrases, à peine avait-il achevé ce cri, qu'il courut à l'hôtel des Invalides. Là il se saisit de tous les instruments de guerre qui s'y rouillaient, puis quand il se vit une épée au poing, il la brandit de joie et de colère, et vint se ranger sous les murailles de la Bastille.

Du haut de cette antique masure, ce devait être une curieuse armée à voir que cette foule composée d'éléments si divers ; ce mélange d'hommes de tout métier et de toute espèce, dans les équipages les plus bizarres. Des enfants portaient des sabres qui les dépassaient d'une coudée ; des clercs de procureur bandaient des arbalètes ; des charretiers au lieu de fouets faisaient sonner des carabines ; des abbés, des femmes et des moines s'exerçaient aux fusils ; et comme la veille le Garde-Meuble avait été saccagé, ici on apercevait un déchireur de bateaux avec un cuissard au bras ; là un perruquier perdu sous le casque de Charles IX ; plus loin un revendeur dans la panoplie de François Ier, ou un maçon, plein de vin et de sueur, dans l'armure auguste de Bayard.

À la vue de cet étrange saturnale, hélas ! Quel songeur ne se fût pris d'une sombre et profonde rêverie ?

*

Quand la multitude avec sa fronde à la main, comme le jeune David, eût été quelque temps en présence du géant, elle fut emportée par son ardeur habituelle ; et dans sa turbulence, pour entrer promptement en matière, elle demanda impérieusement qu'on lui livrât sur l'heure son ennemi, c'est-à-dire l'abandon des armes et de la place.

Le gouverneur de la Bastille était un brave. Il avait avec lui un renfort de trente-deux petits Suisses qu'on lui avait envoyés secrètement la nuit précédente, soixante invalides et quatre canonniers. C'est vous dire quelle put être sa réponse. – Il n'ignorait pas que Turenne et Condé avaient jugé autrefois ce rempart imprenable, et d'ailleurs comme la Cour, qui avait rassemblé des forces considérables aux portes de Paris, se promettait de faire dans la nuit du 15 au 16 une formidable camisade, il ne s'agissait après tout que de gagner un peu de temps.

Le peuple, qui avait pris grand ombrage des troupes étrangères et nationales campées insolemment sous son nez, et qui avait le vent des machinations occultes et du coup qu'on méditait, n'était guère disposé à se prêter à aucun barguignage. Il comptait les heures. Aussi dès qu'il eut à peu près la certitude qu'il n'aurait rien qu'avec les ongles, engagea-t-il le combat. – Ce fut de la rue Saint-Antoine que partit la première attaque.

La foule ayant investi les premières cours, quelques audacieux pénètrent dans la cour du Gouvernement. Mais alors, poussé à bout, ramassant enfin le gant qu'on lui jetait, le gouverneur fait lever brusquement le pont-levis de l'avance et riposte par une sévère fusillade. – Déjà le sang coule à flots.

D'abord consterné, puis exaspéré, le rassemblement accroît sans cesse. Des munitions, des armes, des combattants apparaissent de toutes parts. – Des faubourgs entiers descendent. – Les canons

enlevés à l’hôtel des Invalides arrivent après avoir traversé la ville en triomphe. – De vieux militaires, des soldats de marine, des soldats aux Gardes et des déserteurs mêlés depuis plusieurs jours à la cause populaire s'emparent du commandement, gouvernent le siège et dirigent les batteries. – On place du canon sur le bord du fossé ; on attaque par les jardins de l'Arsenal ; on s'avance dans la cour des Salpêtres ; on la traverse ; on parvient derechef en face du pont-levis de l'avance ; on envahit le corps de garde et le logis des invalides, et le combat se poursuit avec furie.

À ce fracas de guerre et au récit de cette tuerie, les bavards frissonnent ; et, voulant substituer à cette lutte sanglante une guerre de paroles, ils envoient, pour parlementer, députation sur députation. Mais, perdus dans le tumulte et la bagarre, ces parleurs ont beau se démener et agiter leurs personnages, assiégés ni assiégeants ne les remarquent, et leurs discours se perdent dans le bruit de la mousqueterie. Dès le matin déjà, avant même qu'un seul coup eût été porté, un électeur du district de Saint-Louis-de-la-Culture, M. Thuriot, était venu solliciter M. le gouverneur et faire des ronds de jambe sur les plates-formes, *coram populo*.

Les canonniers foudroyaient le pont-levis dont on avait cherché vainement à briser les chaînes à coups de hache. Le gouverneur, de son côté, eut-il recours à son artillerie ? Je ne sais, mais ce qu'il y a de certain, c'est que le canon tonnait sans relâche, qu'il ébranlait la ville et le sol, grondait dans les airs et jetait de près et de loin l'épouvante.

Il y avait déjà trois heures qu'on en était aux mains, plus de trois cents cadavres mordaient la poussière ; de toutes parts on emportait des blessés ; mais le peuple, loin de tiédir, bien qu'il ne vit encore aucune issue et que tout lui défendit de compter sur la victoire, devenait de plus en plus terrible. Embusqués de tous côtés, des fenêtres et du haut des toits, mille tirailleurs ajustaient paisiblement ; et dès qu'un assiégé se montrait à travers les créneaux, sur les tours, il tombait sous la pluie de leurs balles. – Une ruse de guerre vint alors servir à souhait ceux d’en bas, et protéger leurs manœuvres. Deux chariots de fourrages ayant été renversés, on y mit le feu, et la fumée épaisse que le vent rejetait sur la forteresse aveugla complètement l'ennemi.

Enfin, sous les efforts du canon, le pont-levis de l'avance tombe, et au milieu des hourras et des cris de mort et de colère le peuple se précipite, comme un fleuve qui a rompu ses digues, dans la cour du Gouvernement. Là, à la vue des cadavres des premières victimes de la guerre, sa rage augmente ; il décharge sa fureur contre les murailles, il incendie les logements du gouverneur ; – mais le soleil est si rutilant, mais le jour a tant de splendeur, que cet embrasement, qui, au milieu d'une nuit sombre, eût répandu tant de flammes, jette à peine une pâle lueur.

Tout à coup, une jeune fille s'offre aux regards. On la dit fille du gouverneur ; on s'en saisit. On l'étend sur un lit de paille, auquel on met le feu, et l'on menace de l'y brûler vive sous les yeux de son père si la capitulation tarde davantage. Mais au même instant un vieillard, M. de Monsigny, le père véritable de cette pauvre enfant, se penche pour l'appeler, et, poussé par le désespoir, comme il va pour se précipiter du haut des remparts, un coup de mousquet l'atteint, et il tombe mort dans le fossé ; tandis qu'un brave, qui avait déjà sauvé une première fois la jeune infortunée, l'arrache des mains de ses bourreaux, l'enlève, la met en un lieu de sûreté, puis revole au combat.

Le canon, braqué de nouveau contre le second pont-levis, fait un feu terrible et le fracasse.

Voyant qu'il ne pouvait plus tenir et qu'il a laissé perdre le poste que son Roi avait confié à sa garde, le gouverneur désolé veut faire sauter sa citadelle, et déjà il s'approche, mèche allumée de vingt milliers de poudre, quand quelques lâches soldats le retiennent et s'opposent à cet horrible exploit.

Sur ces entrefaites, la petite porte qui se trouvait au bout du petit pont de service, et qui donnait accès dans l'intérieur de la forteresse, s'entr'ouvre doucement, mais au nom de quel ordre ? On ne sait.

Aussitôt quelques braves s'élancent. Le peuple se rue à leur suite, renverse tout ce qui se présente, frappe sans pitié, et pénètre enfin dans le corps du monstre. – Ainsi les couards qui avaient tout bas entrebâillé la porte tombent les premiers, et reçoivent sur le coup le prix de leur honteuse trahison.

Le grand pont-levis s'abaisse, la tourbe se répand dans la cour intérieure. On s'étouffe, on se foule dans les escaliers, dans les corridors, dans les tours ; on se méprend, on s'entretue, on s'entr'égorge ! Une horrible boucherie s'achève !

Hélas ! Nous savons par bonne expérience combien il est moins à craindre dans les guerres civiles, dans les guerres des rues, de tomber sous les coups de l'ennemi que sous les coups de ses propres compagnons d'armes.

Au haut de la tour de la Comté et de la Bazinière, déjà quelques vainqueurs paraissent et plantent leurs drapeaux aux applaudissements de la foule immense qui les suit d'en bas.

Tandis que les uns effondrent les portes, brisent les verrous, visitent les cachots, parcourent en frémissant tous les lieux inconnus et impénétrables de cet horrible labyrinthe, et cherchent des captifs à rendre à la liberté, d'autres, tout entiers à leur victoire, chargés de trophées et de dépouilles opimes, s'empressent d'aller annoncer au loin les grands travaux d'Alcide, la gloire, l'événement de la journée, ou, entourant leurs prisonniers de guerre et les protégeant contre la fureur commune, sortent lentement et forment des cortèges.

La rue Saint-Anthoine, qui aboutit à la Grève, devient le canal par lequel se dégorge tout ce qui sort de la Bastille, car les vainqueurs, pour consacrer leur butin, veulent le déposer aux pieds des Électeurs assemblés dans l'Hôtel de Ville, et conduire à ce tribunal populaire les vaincus.

Mais çà et là, le long de la route, la plupart de ces malheureux succombe sous les coups d'une populace forcenée. Cela est horrible à dire, mais il y a toujours, en toute occasion, des lâches, des brigands tout prêts à égorger les gens sans armes, tout prêts à achever ceux que la fortune trahit. Aux abords de l'arcade Saint-Jean, malgré les prodiges de valeur que fait pour le sauver le marquis de Pelleport, dont ce brave avait été le consolateur pendant une captivité de cinq années, le major de la place est mis en pièces ; et comme il posait le pied sur le perron de la Ville, le gouverneur se voit traîtreusement massacré, et son corps, criblé de blessures, déchiré dans tous les sens, est livré aux outrages d'une

crapule ignoble et féroce. – Ce preux se défendit pendant plusieurs minutes comme un lion ! Jamais homme de cœur ne mourut avec plus de courage ! Ce fut une scène horrible ! Si seulement dix hommes de cette complexion se fussent conduits de même dans la Bastille, jamais la Bastille n'eût été prise ! – Mais cela n'entrait pas dans les desseins de Dieu.

Poussée par un instinct de curiosité, par un besoin de dévastation et de vengeance, la foule se précipitait sans cesse dans la Bastille. Chacun voulait donner le coup de pied de l'âne. Chacun voulait voir sous le nez le croque-mitaine qui si longtemps avait été l'objet de l'effroi général et le plat valet du despotisme et du bourreau. On éprouvait une satisfaction étrange à passer librement sous des voûtes secrètes où jamais jusqu'alors n'avait retenti le pas d'un homme libre.

Pas un coin, pas une cache, pas un bouge n'échappait à la recherche, à l'avidité de la foule. – Un vieillard qui, quoique enfant alors, prit une part active à ce siège, me racontait il y a quelques jours qu'il se rappelle encore parfaitement une grande salle ovale, dont l'entrée avait été condamnée et dans laquelle il s'était glissé l'un des premiers, toute couverte d'une boiserie noire, ornée de panneaux de peintures représentant des supplices, et dans les murs de laquelle, tout autour, de grands crochets de fer étaient scellés. À l'un de ces crochets il y avait, m'assura-t-il, accroché par la nuque, un squelette d'homme qui avait dû y avoir été suspendu vivant. Mais il était là depuis bien longtemps sans doute, car il n'avait plus sur les os que quelques lambeaux de vêtements ; le reste, fusé et presque réduit en poussière, était tombé au-dessous sur les dalles, ainsi qu'une croix de chevalier de Saint-Louis. – Quel avait pu être cet homme ? Quel avait été son crime ? Qui commanda ce forfait ? On l'ignore ! Le regard de Dieu seul peut suivre la tyrannie dans ses derniers et impénétrables replis.

Ce même vieillard me racontait aussi, d'une manière fort enjouée, qu'ayant pénétré le premier, à cause de sa fine encolure, par un judas ou une espèce de meurtrière dans la salle des armes, il s'était empressé naturellement de se saisir, non pas d'une bonne carabine, mais, pour son étrangeté, d'une sorte de massue ou de casse-tête de fer. Le soir, vers les sept heures, comme d'un pas

belliqueux il revenait chez sa mère avec son instrument sur l'épaule, au coin de la rue Caumartin, une patrouille de la milice bourgeoise malencontreusement le rencontra.

Le caporal lui demande d'une voix sévère d'où il vient, et comment il se fait qu'il porte cette arme. — Je viens de la Bastille, répond-il d'un air superbe ; Je suis un des vainqueurs ! C'en est fait de nos tyrans et de ce dernier asile du despotisme ! Quant à cette hache, je l'ai conquise de mes propres mains, au risque de ma vie ; C'est le fruit de notre triomphe, c'est mon butin, à moi ! J'allais encore en défiler bien davantage, ajouta mon vieillard, quand le caporal, coupant court à mon dithyrambe, m'enleva mon casse-tête, et, m'appelant petit vagabond, me donna un grand coup de pied que, si je m'étais retourné, j'aurais reçu dans le ventre. Ce fut là, hélas ! poursuivit-il, tous les honneurs civiques qui me furent décernés ! Ce fut là tout le lucre que je retirai de la victoire.

S'il vivait encore de nos jours, de la petite aventure de ce jeune patriote ne vous semble-t-il pas qu'Ésope pourrait accommoder un fort bon apologue ?

Mais revenons à la Bastille. – Dans la tour du Puits ou de la Liberté, je ne sais plus au juste, tout à coup des gémissements se font entendre. On prête l'oreille. C'est du fond d'un cachot qu'ils paraissent sortir. L'effroi se répand, puis l'effroi fait place à une généreuse colère. – On brise les portes du cachot, et, à la lueur que donne une meurtrière, on aperçoit accroupi, dans un coin, une sorte de squelette qui demande du pain.

Le trouble qui avait régné dans la forteresse avait empêché les porte-clefs de s'occuper de leurs prisonniers, et depuis la veille ils étaient restés sans nourriture.

À cette vue on recule d'abord ; puis à la consternation succèdent des larmes. On se saisit doucement de la pauvre victime et on l'entraîne dans la cour. Là, alors au grand jour, au milieu des cris de terreur et de pitié, on voit un être humain presque nu, d'une maigreur horrible, pouvant à peine se soutenir sur ses jambes desséchées, et la tête cachée sous de longs cheveux blancs. Une barbe énorme lui descend jusqu'à mi-corps. Sur sa poitrine, dont

on compte les cercles, un crucifix d'ébène est suspendu. Les ongles de ses mains et de ses pieds sont plus longs que les griffes d'une bête sauvage. Mais sans paraître ni ému ni étonné de ce qui se passe autour de lui, l'œil vitreux et égaré, le spectre demeure immobile.

Fier de sa conquête, de cette vivante accusation, le peuple en un instant forme une espèce de pavois avec quelques débris de meubles et des arbres arrachés dans le jardin du gouverneur. On y place le pauvre captif ; puis, ce pavois élevé et porté sur les épaules, des vainqueurs, affublés par dérision des habits dorés du comte de Sade, armés ou chargés d'instruments inconnus et bizarres qu'ils ont pris dans la Chambre des tortures, portant de vieux étendards ou des haillons au bout de leurs lances, se serrent à l'entour ; puis, ivre de joie et d'orgueil, ce convoi grotesque et sinistre s'ébranle, se met en marche, descend de la Bastille au milieu des applaudissements et des clameurs, et va répandre au loin sur son passage l'étonnement, l'épouvante et l'enthousiasme.

— Combien y a-t-il que vous étiez prisonnier ? crie-t-on de toutes parts au fantôme.
— Pourquoi fûtes-vous arrêté ?
— Qui êtes-vous ? Comment vous nomme-t-on ?

Mais l'homme, toujours morne et impassible, la tête baissée et enfouie sous sa barbe et sa chevelure, garde inexorablement le silence.





Pour un numéro autour de l'explosion il fallait bien proposer quelque chose aux antipodes du fracas, regarder du côté de l'acte manqué, prendre le train de retard et considérer les dégâts à postériori.

Dans ce cas-là on peut compter sur Olivier Gay, le genre de canonnier qui n'est jamais entré en piste, un type pris de vitesse, précédé par le bruit du tonnerre.

Imagine-toi, jeune homme insouciant, traînant dans la rue, le nez au vent. Tu laisses définitivement tomber les études au lycée, contraint de trouver un emploi pour assumer la paternité d'un enfant. La mère vous abandonne et te voilà embauché à *La Poste*, seul, avec ton fils. Tu es alors âgé de 19 ans.

Adieu les belles vallées fertiles et les perspectives de voyage, la vie devient un point unique dans un environnement soufflé par les bombes. Le contexte littéraire d'Olivier Gay, fait de simplicité anthracite et de substance désamorcée, accouche d'une prose poétique si juste et évidente qu'elle pulvérise les terrains synthétiques pour délier les émotions. Révélation et lauréat du prix Alexandre-Vos Écrits 2011 qu'il décrocha « haut la main » devant plus de deux cents candidats, le facteur Gay compte assurément parmi le grain fertile à surveiller.

Pour Squeeze : une interview de l'auteur et sept productions courtes à lire à la volée.


Squeeze



L'Interview

Peux-tu te présenter en quelques mots ?
Je m'appelle Olivier Gay, j'ai 32 ans et je ne sais pas trop quoi ajouter.

Peut-être comment tu es venu à la littérature ?
Je crois que je gribouille des phrases depuis toujours, mais genre en cachette... C'est grâce à ma rencontre avec la poétesse Nicole Barromé que j'ai accepté d'intégrer le fait que mes textes puissent intéresser quelqu'un, et que peut-être je pouvais essayer de donner un sens à tous ça.

Comment envisages-tu l'univers dégagé par tes textes, qu'est-ce qui pourrait nous donner envie de les lire ?
(Rires) *Je me le demande bien ! Je dirais qu'à travers mes textes j'essaye de ne pas fermer les yeux sur ce que je suis. Je prends beaucoup de plaisir à confronter le « je » à certaines réalités, à tenter de rendre beau, ou du moins acceptable à mes yeux, des choses qui ne nous apparaissent pas comme telles au premier abord. Tout ça avec des critères de beauté qui, je crois, me sont propres... Par exemple, je ne suis pas attiré par les visages parfaitement symétriques. Du coup, je crois que mon « univers » à une légère tendance aux ombres...*

En parlant d'ombres, à te lire on a carrément l'impression d'être arrivé bien

après la grande catastrophe, dans un temps figé, au bout de l'humanité, comme si finalement tout était déjà joué, perdu et effacé. C'est ainsi que tu perçois notre époque ?
Ouh là... Ça n'est pas évident de répondre de but en blanc à cette question... Je n'ai pas une vision théorique ou politique du monde, si c'est ce que tu veux dire. Je me place dans le ressenti. Dans mes textes j'essaie de retraduire une humanité que je perçois comme décevante, voir niée. Et à travers une forme « décorée », je tente de la rendre plus recevable.

OK pour la « décoration » mais on repère aussi un trait cynique/désabusé/alcoolique dans ton écriture. C'est un style que beaucoup s'ingénient à reproduire pour un résultat presque invariablement médiocre. Comment réussis-tu à gérer les aspects casse-gueule du style décadent ?
Avant tout, je n'écris pas que ça. Dans cette série de textes le trait est effectivement marqué, mais je n'envisage l'alcool, le cynisme et la décadence que comme une conséquence, un résultat. Ça n'est jamais un objectif pour moi. Je ne saurais pas dire pourquoi ce style me vient plus facilement qu'un autre, sans doute que l'excès me semble être la réponse la plus appropriée au vide... D'ailleurs je dirais que, paradoxalement, le personnage le plus présent dans mes textes, c'est l'absence.

Dans un de ses textes, Charles Bukowski se définit comme un « homme frigorifié », c'est-à-dire en retrait des réactions et des sociabilités communes du monde. Tes productions reflètent également cette posture désinvestie. Ton personnage semble anémié par son environnement, y compris dans le sexe et l'alcool. N'y a-t-il rien pour le faire réagir ?
(Rires) *Non, rien ! Ou peut-être rayer sa bagnole... Plus sérieusement, je trouve le parallèle avec Bukowski très flatteur, mais je dois confesser que je ne l'ai jamais lu. Je crois plutôt que ce style désabusé que je donne à certains textes est lié à une longue période de désillusions sur la nature humaine dans ma vie personnelle.*

Dans quelle mesure l'expérience du réel interagit-elle avec ton écriture ?
Elle nourrit mon imaginaire.

Au-delà de l'expérience, quelles sont tes influences « artistiques » pour écrire – media/littérature/cinéma etc... ?
J'ai trois livres dans le sang, Le nuage en pantalon *de Vladimir Maïakovski,* L'ombilic des limbes *d'Antonin Artaud et* Cahier d'un retour au pays natal *d'Aimé Césaire ; et puis un quatrième qui change tout le*

temps... En ce moment je découvre Françoise Sagan, Bonjour tristesse*. Il y a quand même de quoi se sentir tout petit... En ce qui concerne la musique j'aime beaucoup me laisser influencer par le Gainsbourg de* Cargo culte*, Bashung et Thiéfaine sont également des sources pour moi. Ils ont quelque chose de puissant, de l'ordre de la magie, dans la musique qu'ils donnent aux mots. Dans d'autres registres, et selon l'humeur et les heures de la journée, j'écoute aussi bien du jazz (je trouve par exemple que Miles Davis et Chet Baker se marient parfaitement avec la nuit tombante), que du rap américain (celui du début des années 90, froid et minimaliste). Les bruits de la ville m'inspirent également beaucoup. Pour faire bref, en écrivant j'écoute une musique qui provoque chez moi une réaction physique.*

Comment produis-tu tes textes : rituel particulier ? Discipline de fer ? Recherche minutieuse ? Inspiration spontanée ? Quelle est ta recette ?
Si je connaissais la recette, je crois que j'y ajouterais un peu plus de poivre. En attendant, j'emprunte la diagonale du salon et je fais des va-et-vient dans la pièce. Je parle dans ma barbe. Je répète les mêmes phrases à l'infini. Et au bout d'un moment, j'ai l'impression de me détacher des choses. Je crois surtout que j'ai l'air d'un débile. Du coup, je m'arrange toujours pour être seul lorsque j'écris. Et ça n'est pas évident... Par exemple, va expliquer à tes amis qu'il faut se quitter en plein milieu de l'apéro parce que Môssieur à un besoin pressant d'écrire... Alors, le plus souvent je finis l'apéro et je n'écris pas. Finalement, je passe ma vie à ne pas écrire.

Sur la forme, tu sembles attaché au texte court, y a t-il une raison à cela ?
Avant tout, mon emploi du temps est agencé de telle sorte qu'il me manque toujours du temps pour écrire plus. Je n'ai à chaque fois que de petites tranches de quelques heures ; peut-être que ceci explique cela... Ensuite, et contre mon gré, je pense aussi être un véritable « fils de pub », un de ces enfants gâtés de la génération Big Mac*, du tout-jetable, bouffé par le besoin de jouissance immédiate. Je crois que j'écris comme j'ai la fringale.*

Comment perçois-tu la littérature actuelle ?
Bon, alors là tu me places face à mon inculture... Je lis très peu de livres, trop peu. Et quand j'achète un bouquin, c'est souvent un type qui est mort depuis longtemps, qui l'a écrit... Après, je trouve mon bonheur sur internet, avec des auteurs peu ou pas publiés qui me bousculent, ou me bouleversent. Je pense notamment à Pierre Anselmet, trop méconnu à mon sens. J'aime le coté non-filtré de la littérature, qu'offre le web. Cette

multitude de voix au-delà des codes imposés, hors de tout contrôle commercial. J'aime avoir le droit de décider de ma propre conception du beau.

Tu publies sur internet, notamment sous le pseudo « Milo », qu'est-ce qui motive cette pratique ?
Je n'avais pas envie d'écrire uniquement pour moi, que mes textes ne servent qu'à remplir mes carnets ou mon disque dur. Du coup, le système du pseudonyme noyé dans la masse de textes que propose le web m'offrait le masque idéal pour être lu sans jamais avoir à m'assumer en tant qu'écrivain. Mais bon, je suis bien moins présent sur la toile qu'il y a quelques années. J'ai mis tout ça un peu de côté. Maintenant, j'y vais surtout pour lire les autres.

Un éditeur (papier) m'a dit un jour que publier ses textes en ligne était une forme de suicide car la somme des commentaires laissés par les lecteurs de passage assassinent aussi sûrement le grain d'un auteur que les programmes débiles de TF1 séduisent le plus grand nombre de téléspectateurs. Comment utilises-tu le *feedback* que tu reçois sur tes textes ?
Je suis assez d'accord avec ce que cet éditeur t'a dit. Pour ma part, j'ai eu la chance de croiser des gens qui ont pris de leur temps pour sortir du cadre d'internet et me donner des conseils, s'intéresser et m'encourager dans ce que je faisais. J'ai bien conscience que c'est rare, et c'est surtout leurs commentaires que j'ai utilisés pour essayer d'affiner mon écriture. En ce qui concerne les commentaires généraux que l'on retrouve dans les forums littéraires j'y attache moins d'importance, même si j'étais sincèrement heureux lorsque un de mes textes semblait toucher quelqu'un. Je crois qu'il n'y a pas que du mauvais dans la publication sur internet, par exemple sur certains forums, des membres ont pris le temps de corriger l'orthographe de mes textes, ou d'argumenter la critique sur mon style. Ça m'a également beaucoup aidé. Après, je crois qu'il s'agit de ne pas être dupe et refuser d'entrer dans un processus d'auto-congratulation, qui effectivement peut être néfaste au caractère particulier d'une plume.

Alors maintenant que tu commences à tirer ton épingle du jeu, quels sont tes projets littéraires pour le futur ?
Dans l'immédiat c'est vrai que j'aimerais bien concrétiser mon recueil Structures dévastées et terminer le second qui n'a pas encore de nom. Mais bon, pour ça il faudrait déjà que j'envoie quelques manuscrits... Et que je trouve un peu plus de temps pour écrire. Sinon, en ce moment je

« travaille » avec un ami photographe, Gilles Dupuis, sur une idée qui lierait la poésie photographique et la poésie écrite. Et d'autre part, avec le peintre Jean-Yves Anquetin, nous avons un vieux projet sur le feu qui ne demande qu'a trouver une place dans nos emplois du temps. J'ai également dans un coin de la tête l'envie de m'essayer à d'autres formes littéraires, la nouvelle, le roman, la chronique et le texte de chanson, entre autres. Je pense que les choses s'imposeront à moi d'elles-mêmes, au gré des rencontres. Finalement, je suis un type plein d'espoir... (rires)





Chevrotine

Généalogie brûlée, les arbres se courbent. Certaines nuits, je pense à des arcs-en-ciel noirs.
Les regrets sont carnassiers, ils se nourrissent du néant. Des existences amputées
Et des douleurs fantômes qui habitent la gorge des hommes ratés.
Terre de cris
Mon larynx abrite le violon de tous les fils de pute

Angora, le ciel de Toulouse caressait l'intérieur de mes veines.
De vastes étendues, engoncées dans les petits tubes, pulsaient une musique grise
Mélancolique, quand j'y pense...
j'avais vingt ans, sans doute plus, le torse plein des sensations que l'on éprouve lors d'un accident de voiture. Morsure ; avec le temps les parfums s'oxydent
Les souvenirs se défigurent et les hommes pauvres d'âme n'y traînent plus d'odeur. L'air qu'ils déplacent
Semble tomber.

Cicatrice au tesson dans ces rêves où l'on pleure, la lumière orange des lampadaires marque la peau.
Il y a des nuits qui durent toujours.
Lever de lune sur ma vie, le béton défile, le dernier bus sent la sueur.

Crachat.
De l'amour pour les enfants de chiens ! À la chaîne sur les serviettes, la queue sale des hommes massifs rentre le bruit et la syphilis dans le ventre des mamans.
Notre fils n'a pas de nom
Il est de ceux que l'on siffle, de ces gosses faits par erreur dans la poussière des terrains vagues.
Amour bestial, perdu d'avance. Les corps-tampons enfantent des jouets. Des poupées à l'abandon, un peu cassées, qu'on ne veut plus.
Alors on part, je m'en souviens
Le soleil dans le dos
Le cœur comme un sac vide.

Des fois, je me demande s'il n'y aurait pas une place pour du plomb, dans ta tête.
12 mm, par exemple.
Tu ne mourrais qu'une fois.
D'autres, crèvent chaque jour parce qu'il leur manque ton amour, métal lourd dans la poitrine :
En partant, tu n'as laissé dans les miroirs qu'un petit corps seul et le souvenir d'une vieille gloire.

Si cette histoire avait une forme, je crois qu'elle ressemblerait à un bleu. Un hématome
Un dessin douloureux qui dans la chair porte un nom de couleur. (ironique, non ?)

Impact sourd de l'os sur le visage d'un homme que l'on sait plus fort que soi.
Se rappeler l'adrénaline.
Parce qu'aujourd'hui plus rien n'existe que le gris du ciel, celui de la peau, partagée entre le ciment et les grues. Structures dévastées. Toutes les teintes font mal. Et les bouts de bois plaqués aux façades des immeubles neufs, n'y changent rien.
Toute une ville en construction, alors qu'un enfant pleure...
Je crois que je ne te pardonnerai jamais.

Retour au nœud sous l'écorce, à l'essentiel : L'absence. Celle qui par le vide fait de nous des hommes ; ou des chiens
La frontière est si mince...

Un soir, dans l'impasse qui porte ton nom, j'ai accepté le fait de n'être qu'un animal.
De n'engendrer à l'infini que d'autres animaux, tous pendus à ton sein comme l'œil à la plus proche étoile.

Chevrotine.

On ne tue pas les étoiles
Elles sont déjà mortes.





Impasse

Quand le ciel s'éventra comme une figue trop mûre, donnant au béton la couleur d'une nuit, je compris que le noir était ma seule nourriture.

Mes yeux étaient lourds parce que remplis de toutes les mers et je penchais en avant.
J'étais un de ces types, légèrement voûté, qui traîne quelque chose que personne ne voit et dont tout le monde se fout.
J'étais un type dans un bar
J'étais un type sur un banc
Un homme qui a peur, lui aussi.

J'aurais voulu vider ces yeux pleins d'eau ailleurs que dans l'ombre d'une ruelle
Mais j'étais à ma place, au premier rang, assistant malgré moi au triste spectacle de ma propre chute.
J'avais l'alcool et l'envie de vomir. La question et sa réponse.
Alors je bavais sur ce qu'il me restait de monde,
La juste longueur de fil des pendus
L'ombilic des amours défendues
La somme exacte de toutes mes erreurs.
J'étais atteint de toutes les maladies ! Il y avait même de la ferraille derrière le lisse de mes lèvres.

Et l’amour jouait à cache-cache avec le tétanos.





La couleur prémonitoire

Parce que des fois je m'aligne à la nuit, la Petite perd son cœur. Ça me rend triste, tu sais.
Elle attend, malheureuse dans des pièces de plus en plus étroites, que je finisse mes bières, mon vin rouge et tout ce qui traîne.
Elle attend que la nuit se taise. Donne-moi une clope ! Elle attend que mes gestes se désaccordent et que les murs me ramènent
Que j'achève,
la tête au-dessus d'un chiotte, la farandole des choses dont je ne me souviendrai jamais.
Alors elle m'épaule jusqu'au lit et je m'endors.
Je m'endors et je sais
Je n'ai aucune preuve mais je sais !
Que là elle me prend dans ses bras, qu'elle me fait des caresses sur la joue, des bisous sur le front ; comme si j'étais son bébé, son malade en phase terminale.
Elle m'inonde d'amour et moi je ronfle.
Je rêve de Rien, du néant, du Noir
De la couleur prémonitoire qui un jour ou l'autre remplira ses yeux.





La part tendre des pierres

Un peu à l'écart des bruits que seul le matin fait naître, je t'écris d'une ville sombre.
Je t'écris de l'intérieur des ombres, contorsionné dans l'absence de couleurs.
Je t'écris...
à mi-chemin entre ailleurs et cette impasse où pissent les chiens.

*

Au hasard d'une rue, dans la rumeur tenace des engins de chantier, s'allongeait vers le ciel la première ébauche du monde gris.
Les hommes devant, figés, le visage levé vers les grues, semblaient rapetisser avec la fin du jour. C'était l'automne ; et chaque mètre carré de ciment portait un nom de fleur.

Au pied des Amandiers, la voie rapide s'étirait comme un horizon défait du monde qui l'entoure.
Et le noir naissait comme tous les soirs sur cette route bordée de rien, d'arbres malades et de lampadaires alignés ; avouant chacun, à intervalles réguliers, les petites couleurs et la peur viscérale que les hommes ont de la nuit.
De ma fenêtre souvent je suivais les voitures, le mouvement hypnotique des phares blancs ;

et mon regard en voyage se perdait toujours vers la gauche
en direction de la mer, en direction de nulle part.

Les yeux comme des semelles, dévorés par le goudron encore chaud
j'ai renoncé à mes rêves le jour où le toit des immeubles a rejoint le blanc des nuages.
Orange sur le béton, un peu contre moi, la lumière est morte dans les parkings vides.

Toi, tu étais de ces êtres fulgurants
De passage
À jamais de passage
qui traversent la nuit, lumineux, emportant tout dans leur sillage.
Laissant
en suspension dans la rétine
le souvenir des Hommes en vie. L'empreinte longue des comètes.

Moi, je stagnais à l'endroit-même où meurent les plus beaux visages. Cet endroit démoli où les hommes ont oublié d'accrocher des ampoules. Cet endroit, où un jour, l'amour est mort lui aussi.
C'était un vendredi 13 je m'en souviens parfaitement, et novembre de loin m'apprenait la mélancolie.

Il n'y a plus de place pour les rêves, le béton mange tout ; alors on marche la tête basse, le regard traîné dans la caillasse des terrains vagues. La ville s'écrase sur les sourires, une masse monochrome dans le fond de la bouche. Envie de vomir.
Aujourd'hui, il y a un grillage le long de mes souvenirs d'enfant.
Un putain de grillage, qui répète le même losange à l'infini.
La ville croît, la vie s'éloigne. C'est ainsi...
Avec le temps, la fureur s'est absentée de mes poings. Usure normale des choses, des corps raclés sur le crépi des murs. Le bruit des scooters est désormais ce bruit sous ma peau. Il résonne.
Je crois que je n'en peux plus.
Ici, la nuit me fait parfois penser à un tableau de Buffet. On ne s'y sent pas vraiment vivant, on n'y est pas vraiment mort
on y flotte avec ses propres fantômes ;
ceux qui hantent l'espace vide entre chaque battement de cœur.

*

Ce soir j'ai erré, comme on dit. Je suis resté un moment avec un type qui parlait seul. Je ne me rappelle plus très bien le pourquoi de sa colère...
Et finalement peu importe, on était ensemble, c'était déjà pas mal.
On s'est quittés comme on s'était rencontrés, sans raison, à l'amiable au coin de la rue de l'Université et du boulevard Louis Blanc.
Je suis remonté vers le centre, à pied. Les devants de portes s'emplissaient de types saouls ; les coins sombres, de bruits d'estomac. C'était ma ville. D'en bas, on n'y voit pas bien les étoiles.

Sourires carnassiers, les gencives grignotées par la dope. Ici l'amour porte un nom sale
Le nom d'un cri
Un nom vulgaire remplissant de crache l'envers des capotes.
En guise d'espoir, j'ai accroché à un platane un bouquet de fleurs plastique. J'ai ouvert une bière. Puis j'ai repris ma route.
Il y avait dans cette nuit suffisamment de place pour rentrer une symphonie ; mais l'oxygène semblait vidé de toutes ses notes.
C'était comme si les odeurs avaient pris le pas sur la musique.
Comme s' il n'existait plus dans l'air que le cri bestial de cet homme
à la mémoire marquée sur les phalanges,
aux souvenirs mélangés dans le sang des autres,
perdu, quelque part entre les traces de dents et ses propres blessures.
C'était l'automne, deux fois l'automne... Et sur les arbres dépouillés, les branches poussaient vides.

4h37. Fin de nuit. Fin de vie. Les pompiers traînent des lumières bleues sur les grands boulevards.
Il n'y a plus rien à faire.
Juste attendre. Attendre le matin

La part tendre des pierres.



L'hiver

À l'évidence, l'hiver est la saison qui caractérise le mieux ton absence.
8H43. Première bière. Non, je ne vois aucune raison pour que tu existes encore.

Le froid attaque les mains, creuse dans les sillons de minuscules plaies.
Au début je me suis dis que c'était normal : quand on travaille dehors, la peau s'abîme. Mais avec la venue du printemps, puis de l'été, j'ai compris qu'à l'intérieur certaines saisons survivaient au temps qui passe. Un peu comme les souvenirs, ou certains parasites.
Finalement, j'ai accepté le fait d'avoir le thorax plein de neige, un ténia pour animal de compagnie.
Tu sais, c'est dur de revivre tous les jours le même jour. De se coucher et de se réveiller, avec la même photo placardée dans le crâne...

Les heures passent, les bouteilles vides s'accumulent sur le coin de la table
Basse
L'hiver persiste, pourtant.
Non, décidément, il n'y a aucune raison pour que tu existes

encore.





Le feu aux poudres

Une grenade à fragmentation de Philippe Sarr

Jusque là, dans l'ensemble, je pensais m'en être bien sorti. Pas de gros dérapages. Pas de truc irrémédiable. Juste quelques petites casses comme ça, sans aucune gravité. Pourtant, des écarts de conduite, des dépassements de vitesse autorisée, des franchissements de ligne blanche, il y en avait eu, avec les conséquences que l'on sait. Car, ici, moins qu'ailleurs, aucun cadeau ne vous était fait. Ma petite poubelle bleue, sorte de casse miniature pour histoires en panne d'efficacité, sous mon bureau, aurait pu en témoigner.

D'autant qu'***ils*** – le vieux et ses sbires – contrôlaient tout, désormais. Y compris ce que j'écrivais. Entre deux maux, toujours choisir le pire, me suis-je dit tout en contemplant le cul haut et large de la *Renault 21* garée près du platane, devant le bureau de Poste. Un leurre de plus semé en travers de mon chemin ? Je n'en étais pas dupe. Savais ce que c'était que de traverser une route à pied ou changer une bougie sans risquer de tout faire exploser. Je n'étais pas dingue ! Pas encore.

Alors, direz-vous, ces lignes, ces belles autoroutes de la Pensée Agissante, ont-elles fait l'objet d'une surveillance serrée, d'un

filage systématique, voire d'un arrêt sur image ? Certes non. Style trop compliqué. Écriture trop subtile ! Même un flic entraîné à prendre au flash les Fitipaldi de la création littéraire n'y serait parvenu. Un GPS, alors, intégré pour me guider sur les chemins ardus de la Création discrètement acheminé jusque dans mon cerveau par des techniques ultra sophistiquées ? Ou un régulateur de vitesse ? Non. Désolé. En matière d'écriture, et ça énervait le vieux, je me sentais plutôt proche d'une vieille *2 CV* patinée par le temps et dépourvue de toutes sortes de gadgets électroniques dont le but est soi-disant d'améliorer notre propre confort. Donc de nous aliéner. D'ailleurs, le jour où ce type de technologie se répandrait massivement verrait le rêve de certains se réaliser : un flic derrière chaque citoyen !

J'ai rangé mes copies puis je suis allé manger un grec, dans le troquet d'en face. Il y avait un monde fou. J'ai avalé mes frites et mon kebab, puis je suis rentré chez moi, les vitres de la *Clio* baissées à fond.

Un projet de construction d'école était en cours. Quelque chose de franchement bien, nous allions voir ce que nous allions voir. Une architecture révolutionnaire – après tout c'était la Région qui déboursait, des matériaux inédits, notamment pour les récupérateurs de chaleur (d'immenses panneaux solaires devaient être installés, notre maire ayant toujours eu la fibre écologique). Et une façade tout incrustée de lettres d'or enfermées dans de longs et chatoyants phylactères de briques rouges. Idée également très innovante. L'envie m'a pris, un instant, de m'arrêter et d'aller pisser dans l'un de ces parcs verdoyants qui s'étendaient au-delà de la route. Leur redondante présence m'était presque douloureuse tant ils évoquaient une espèce de bonheur impossible à atteindre, quelque chose de très artificiel et creux comme le chapeau d'un clown. Mais non. J'étais décidé à tenir. Et, j'avais encore en tête le texte, au titre évocateur – *Du cannabis charentais !* que j'avais envoyé à Junon.

À l'époque, je passais pour un glandeur. Un type qui ne foutait rien, aimait la bouffe mais non l'effort. Un épicurien, pour aller vite, qui ne pensait qu'à baiser, dixit Junon !

Un doigt dressé tout à la verticale, je suis rentré et j'ai écrit.

Ca fait subversif. Tout de suite. Partir. S'écarter du droit

chemin. L'originel. Celui par lequel tout arrive. Depuis le début. D'où tout part donc.

Le petit Mathieu, le huit kilos et des bananes, continuait de hurler et de se tordre de douleur comme un damné. Sa mère (elle avait balancé une collègue qui s'était absentée un matin pour aller pisser – un problème de vessie) était une vraie connasse. Aussi, je me voyais mal décrocher le téléphone, lui demander de passer récupérer son fils souffrant et, de surcroît, l'écouter me tenir ses propos habituels sur les bienfaits de la mondialisation.

— Rendez-vous compte, même en Chine ils mangent du *ketchup*. Et les petits noirs de Tanzanie, vous imaginez, ils ont leur Toile et vous envoient des méls par dizaines depuis Abidjan !

Impossible de résister. J'ai attrapé le petit Matthieu par un bras et l'ai passé sous la douche. Puis je suis allé l'allonger dans son lit, les bras à moitié ballants, ramollis comme des spaghettis ayant trop longtemps séjourné dans l'eau glacée.

Prophylaxie, degré zéro.

Le frigo était tombé en panne.

Ça sentait la chair rance partout dans le dortoir. Une vraie poudrière à saucisses ! Quand le gros Bob est arrivé, bidonné :

— C'est bon. Le maire est d'accord, la CAF aussi. Ils nous octroient un budget de trois cent mille euros pour l'achat du nouveau local.

Je l'ai regardé, puis ai jeté un œil sur mes carnets. *En route pour la gloire !* Une gloire posthume ?

— C'est génial, j'ai dit. C'est absolument génial !

En fait, tout dépendait de Petit maintenant, le médecin de la PMI. Lui seul était en mesure de pouvoir empêcher la mise en place dudit projet, celui dont nous étions quelques-uns à contester l'intérêt, tant au niveau économique que social. Aussi, j'avais toujours en travers de la gorge la manière quelque peu indélicate dont ils s'étaient séparé de Claudia, une autre stagiaire que je m'étais fait une fierté de recruter l'été dernier. Une vraie dinde, ironisait-on entre deux bouchées de tarte aux pommes que tous les gros nazes de la place s'étaient soi-disant tapés. Donc, le plan prévoyait, outre l'acquisition d'un local plus adapté aux nouveaux besoins de la crèche, le licenciement de quatre gus, dont Muriel.

Quant à moi, dois-je le dire, j'étais sur la sellette, et mon sort, que d'aucuns enviaient – je tenais les cordons de la bourse – tout entier suspendu à la décision de Petit.

Certes, Muriel n'avait rien à voir avec Claudia, ex miss Picardie – une bombe – dix fois Hiroshima – dont j'avais moi-même rempli le dossier de candidature. À cet effet, n'avais-je pas remis ma démission, que le Bureau m'avait d'ailleurs refusé (j'étais trop classe dans mon rôle de Président !), m'accusant, par-dessus le marché, de vouloir quitter le navire alors que celui-ci menaçait de sombrer ? Non, ma réputation en dépendrait : je ne renoncerais en rien à mon projet. Muriel ? Excellent boulot. Rien à dire !

J'étais un brave type, au fond. Un brave type à qui on ne le faisait pas.

Je considère qu'il y a un impératif de vérité, ai-je pensé. *Il y a trop de gens qui vivent dans le mensonge.*

Avec Bob, on s'est revus une semaine plus tard. À voir sa bille de clown – quelques boutons d'acné juvénile continuaient de tourmenter son beau visage d'ange – j'ai compris de suite que quelque chose clochait.

— Elle a refusé, il a explosé. Tina a mis le feu aux poudres en refusant la résidence alternée.

Je lui ai dit de se calmer. La radio venait de diffuser ma pièce radiophonique, *Le feu aux poudres !* Une coïncidence, très certainement.

— Elle a refusé la résidence alternée, a-t-il répété, juste parce que j'ai craqué un soir pour ce jeune écrivain. La salope ! Quelle casse-couilles !

Je me suis fait violence pour ne pas éclater de rire tandis que Bob se la jouait devant un miroir florentin. Un côté Marcel Proust. Bob est alors revenu sur ces fameuses chaussettes. Il n'en pouvait plus.

— C'est inhumain, tu trouves pas ! Me faire ça à moi ? Cette femme est folle, tu ne crois pas ! Aucune empathie envers qui que ce soit. Alors qu'elle me doit tout. TOUT !

Il faisait beau. Je ne comprenais pas trop ce qui se passait,

pourquoi cette belle harmonie qui s'était si génialement mise en place à l'automne dernier, menaçait maintenant d'exploser littéralement.

— La pute, a fait Bob. Ah, la pute !

Je l'ai laissé s'épancher sur sa vie d'ex-homme marié, sur les blessures accumulées, toute l'énergie qu'il y avait laissé.

— Merde, elle ne manquait de rien. Et mes enfants ? Mes *pitchouns* !

Bob m'a regardé. C'est vrai que ses enfants étaient d'adorables chérubins, polis, bien éduqués. Surtout Lina.

— Oui, j'ai dit. C'est sûr. Ça me semble même évident.

Je n'en pensais pas un mot. Mais je ne voulais surtout pas le vexer, même s'il était à plaindre parfois, tant sa femme pouvait se montrer désagréable. Mais il l'avait quand même trompée. Si j'en croyais ce portrait horrible qu'Aurélien, le jeune homme prometteur que Bob avait amené dans son lit, le fameux soir, avait donc fait de son ex, si cette dernière était une femme plutôt odieuse, autoritaire, du genre psychorigide, la nana qui, lorsqu'elle te disait *blanc* ou *noir*, te faisait comprendre par un clignement d'yeux approprié que ce serait comme ça et pas autrement, Bob ne lui avait, en définitif, rien épargné.

— Même ses culottes, a repris Bob, que je ne pouvais toucher de peur que je les lui abîme. Des culottes de chez Jean-Paul Gaultier. Je te dis même pas !

Bob s'est levé. Il a sorti son portable de sa poche de pantalon. Il tremblait de la tête aux pieds. Il a eu un mal fou à composer ce qui devait être le numéro de Tina, sa femme, une ancienne collègue à moi, en fait. Un *vrai* canon, fallait-il admettre !

— N'oublie pas que tu me dois vingt mille euros. Ça figure dans notre contrat de mariage, lui a-t-il hurlé à l'oreille d'une voix brève et radicale.

J'ignore ce que Tina lui a dit mais, de rage, Bob a bazardé son portable par la fenêtre du salon.

— Oh, ne déconne pas, j'ai fait. Tu peux tuer quelqu'un avec ça. C'est du lourd !

Ça a fait *boum*. J'ai couru jusque sur la terrasse. Tout en bas, près de l'entrée de l'immeuble, j'ai vu le portable de Bob, en miettes. Un gamin qui passait par là a commencé à jouer avec les bouts de plastique éparpillés au sol. Voilà à quoi doit ressembler

son monde, à présent, me suis-je dit. À un immense chaos. À un désastre grandeur nature. Et Dieu sait que pour un gosse de la DDASS, présentant le complexe de l'enfant abandonnique (quand j'avais le profil du parfait déserteur !), cela équivalait quasiment à une petite mort.

J'ai cru qu'il allait devenir fou quand je l'ai vu s'installer dans le fauteuil en position fœtale. Ça, plus le licenciement, c'était pire qu'un bombardement au napalm. N'importe quel homme frappé du même sceau d'incompréhension en aurait fait autant. Certains, pour beaucoup moins que ça, s'étaient déjà passé une corde autour du cou pour abréger des souffrances devenues pour eux insupportables. Un ancien camarade de lycée qui avait découvert sur le tard que sa mère avait jadis présenté le 20 heures sur une chaîne commerciale, en avait fait de même !

Bob s'est levé d'un coup. Il s'est mis à héler quelques passants. À les bombarder de *Chocapic*. Les *Chocapic* de mes enfants !

— Elle m'a tué. Elle m'a tué !

— Qui ?

— Cette pute !

Bob faisait allusion à sa mère. Cette femme de quarante ans qui, pour d'obscures raisons, l'avait abandonné, un matin de juillet, près d'une tour, à Calais.

— J'AI MAL, MON VIEUX !

Un jeune qui portait un t-shirt *Black is beautiful* lui a demandé de la fermer. D'autres l'ont regardé, abasourdis. Moi, qui étais aux premières loges, je n'osais rien dire, j'étais ému de voir Bob perdre les pédales, se pisser dessus comme un chien enragé ! Sonné, j'ai quand même eu la force mentale d'appeler les pompiers. Ils m'ont demandé s'il y avait le feu. Je leur ai répondu que non, que c'était seulement mon pote qui avait perdu la raison. Et que le son de sa voix ressemblait maintenant à celui d'une cloche fêlée. Je me suis approché de lui :

— T'EN FAIS PAS, j'ai dit. JE SUIS LÀ ! JÉSUS !

J'ai rien trouvé de mieux à lui dire.

J'ai attrapé la bouteille de Vodka que le type me tendait et en ai bu quelques gorgées en promenant mon regard sur tous ces jeunes et en me demandant quelle image (monstrueuse ?) ils conserveraient de moi. Celle d'un cinglé ? La gorge me brûlait.

J'avais hâte de rentrer chez moi, de retrouver mes livres, mon petit *quant-à-soi*.

Tina, la future ex de Bob, s'est levée brusquement et a demandé à ce que l'on me remercie pour ces précieux renseignements. Les élèves en sauraient plus désormais sur un écrivain que beaucoup d'entre eux ne connaissaient que de nom, avant de venir là, et encore. (J'appartenais au cercle très fermé des *Écrivains anonymes*, des types qui ne se la pétaient pas mais qui étaient bourrés de talent à défaut de thunes !). Elle-même me remerciait du fond du cœur et me souhaitait bonne chance pour la suite, beaucoup d'ivresse littéraire. De jolies rencontres. Rien du portrait négatif qu'en avait dressé Bob.

Soudain agacé et mal en point (un mal de tête épouvantable lié au manque de sommeil, premier signe de surmenage) j'ai tourné les talons puis j'ai demandé au type où étaient les toilettes. Il m'a montré une porte fermée, sur la droite. Une pile de quelques-uns de mes livres, dont *Le feu aux poudres*, trônait sur une petite table près du distributeur de boissons.

— Vous êtes célèbre, monsieur ? m'a demandé un môme qui avait échappé à la vigilance de la prof pour que je lui signe un autographe.

— Bof, j'ai dit. La télé rend fou. Mais c'est vrai, je le suis, on va dire ça comme ça !

Tina m'a fait signe de la suivre. Elle était plutôt belle, avait des cheveux longs, bouclés. Les chaussettes… Ah oui, les chaussettes…

J'ai commencé à délirer, à me débattre dans des zones marécageuses. La fatigue, l'effort d'une réflexion dense et ardue, un lien pas évident du tout entre un auteur de S-F américain qui considérait sa vie comme un songe et un philosophe de l'absurde pour qui l'homme était condamné à de vaines et inutiles révoltes, plus cette chaleur caniculaire, ça n'avait pas été simple, niveau argumentaire.

J'ai failli tomber en heurtant une chaise. La future ex de Bob a juste eu le temps de me saisir par la manche de mon blouson au moment où je perdais l'équilibre.

— Ouh là là !

— Oui, comme vous dites !

Il faisait de plus en plus chaud. J'en crevais. Pas de clim'. Je suais à grosses gouttes.

— Tu viens au buffet du maire ?

— Oui, j'ai marmonné.

Je lui ai emboîté le pas. Avec Tina, on a traversé de longues et sombres coursives dans les sous-sols. La médiathèque, construite sur un pont suspendu qui surplombait la ville, me faisait penser au *Bateau ivre* de Rimbaud. Bientôt, on s'est retrouvés dans une autre grande salle toute capitonnée à - 2. Des gens en costard-cravate discutaient, une coupe de champagne à la main. Il flottait dans les parages comme une étrange odeur de brûlé.

Je suis allé directement me servir au bar. Puis j'ai retrouvé mon ange gardien, une cigarette à la main.

— Tu es au courant, tu sais que la médiathèque a été construite sur une ancienne poudrière ! En fait un ancien chai à Cognac, a fait Tina.

— Non !

Il y a eu une explosion énorme. Tout le monde s'est mis à courir dans tous les sens. Dehors, le fleuve était en feu et des centaines de tonneaux se sont mis à voltiger, en proie aux flammes. Et moi, brûlant de désir pour Tina dont je devinais les courbes magnifiques derrière un écran de fumée noire.

Bien sûr, je ne le lui ai pas dit.

Ça aurait jeté un froid.





Virus

Un quartier de viande contaminé de Clélie Vian

Ce matin, alors qu'on prenait un café dans la cuisine, les flics ont défoncé la porte de l'entrée et se sont mis à gueuler. Anya, vêtue d'une culotte rouge en similicuir, m'a jeté sa tasse au visage en faisant les gros yeux. Pour une fois, elle se trompait : je n'avais rien à voir là-dedans.

Pendant que les flics démontaient l'appartement, un gars en civil est venu s'asseoir à table avec nous. Il avait les cheveux noirs, rasés aux tempes, et du maquillage autour de l'œil droit. Il était certainement plus jeune que moi, mais j'avais du mal à le regarder bien en face.

« Vladimir Ouros ? C'est ça ? » m'a-t-il demandé.

J'ai acquiescé.

« Tu fais quoi dans la vie ?

— Prof de français. Au chômage. »

Il a noté quelques mots sur un calepin.

« Présente-moi Madame, a-t-il ordonné en désignant les seins nus d'Anya.

— Anya Stepanova. Ma copine.

— Elle vit ici, elle aussi ?

— Non. Elle passe de temps en temps. »

Il a allumé une cigarette. Il a dit être à la tête d'une escouade

spéciale aux ordres du gouvernement. Il a parlé de droiture et de nettoyage. Anya essayait toujours de me tuer avec le regard.

« Où est Alek Veldine ? m'a demandé le type en détachant soigneusement les syllabes.

— J'en sais rien. »

Alek est mon colocataire. Je le vois pratiquement jamais. Il fait pas de bruit et se plaint pas du mien. C'est un grand garçon maigre avec des lunettes rondes et des étoiles bleues tatouées dans le cou. Anya dit souvent qu'elle se le taperait bien. Ça m'agace et ça l'amuse.

« Ça fait dix jours que je l'ai pas vu. »

Le type a eu l'air surpris.

« Et tu ne sais pas où il est ?

— Non.

— Et tu ne t'inquiètes pas ?

— Je suis pas sa mère. »

J'ai rencontré Alek il y a six mois grâce à une petite annonce. Je sais qu'il a vingt-six ans, qu'il est biologiste ou chimiste, bref, qu'il bosse dans un laboratoire, et qu'il est allergique aux poils de chat. Il boit pas de whisky, il écoute du rock du siècle dernier et il n'aime pas les pizzas aux anchois. C'est tout.

« Tu n'as pas une idée de l'endroit où il a pu aller ? »

Le maquillage du type était vraiment perturbant, peut-être à cause de l'asymétrie. En y réfléchissant, je crois que ça représentait un symbole égyptien. Je me suis mis à chercher le nom dans ma tête.

« Pas du tout », j'ai dit.

Il s'est tourné vers Anya.

« Et toi ? Une petite idée ? »

Elle s'est mordu la lèvre inférieure avant de hausser les épaules. En fait, la première surprise passée, ça n'avait pas l'air de la déranger plus que ça de se retrouver à moitié à poil devant un parfait inconnu.

L'Égyptien a hoché la tête. Trois flics sont sortis des chambres pour annoncer qu'ils n'avaient rien trouvé. J'ai noté avec stupeur qu'ils étaient mieux armés que des chars d'assaut. J'ai regardé l'Égyptien. Je m'inquiétais un peu pour Alek, tout d'un coup. Je le connaissais à peine, mais c'était un mec sympa.

« Qu'est-ce que vous lui voulez, au juste ? »

L'Égyptien m'a regardé comme si j'étais un débile profond et

s'est mis à ricaner.

« On va le nettoyer », m'a-t-il dit.

Il avait l'air de trouver la plaisanterie vachement bonne, et comme il n'y avait pas de cendrier, il a éteint sa clope dans mon café. Ça l'éclatait de jouer les sergents nazis. On aurait dit un gosse de six ans en train d'ouvrir ses paquets de Noël.

« Tu as un flingue, Vlad

— Euh, ouais.

— Si tu vois Alek, tire à vue. »

Et ce con m'a fait un clin d'œil. Avant de partir, il a dit à Anya que le rouge lui allait très bien au teint. Ils ont échangé un long regard, bien profond, du genre « début d'histoire d'amour hollywoodienne ». Ça m'a fait halluciner.

Après le départ de l'Égyptien, j'ai renversé la table et éclaté ma chaise contre le mur. J'ai demandé à Anya de s'habiller et de foutre le camp. Elle a pris son air pincé de madame et a rassemblé ses affaires sans un mot. Elle a claqué la porte en sortant.

L'appartement était dans un état désastreux. Les flics avaient arraché les étagères, vidé les placards et retourné les matelas. J'avais l'impression d'avoir été cambriolé.

Pour la première fois depuis l'emménagement d'Alek, je suis entré dans sa chambre, celle du fond avec les murs bleus. Ça sentait fort… une odeur de vieille poubelle et de décomposition qui saturait l'atmosphère. J'ai ramassé une affiche déchirée sur le sol. Elle représentait deux frères siamois, déjà vieux et obèses, attachés par le sternum. C'était dégueulasse.

Une boîte de tabac à rouler gisait sur le bureau parmi de vrais livres, des livres de papier je veux dire, traitant de conscience collective, de virus et d'immortalité cellulaire. Je ne comprenais pas la moitié de ce que ça racontait. Ça mis à part, le bureau était vide. Je me suis demandé si c'était les flics qui avaient tout emporté ou Alek qui avait eu le temps de planquer ses affaires. Le vieux fourneau en fonte était rempli de cendres.

À côté du poêle, il y avait une cage renversée. Une cage à hamster avec des barreaux blancs. Elle était vide mais une odeur abominable se dégageait de la litière. Et c'est là que ça m'est revenu. L'œil de l'Égyptien, c'était l'œil Oudjat, l'œil d'Horus, celui qui voit tout et qui protège. Avec le karma pourri que j'avais, il aurait fallu que je m'en fasse tatouer un sur le cul.

Le téléphone m'a réveillé vers dix-neuf heures. Je n'ai pas eu le temps de répondre. J'avais la gorge sèche et la tête bourdonnante. Je me souvenais pas de mes rêves mais j'en gardais une impression de violence inouïe.

Les néons de la ville maquillaient les murs de vert et de rose. Sans allumer la lumière, j'ai marché dans le couloir. Ce putain de couloir ne m'avait jamais paru aussi long. Je suis arrivé dans la cuisine. La pièce m'a semblé incroyablement spacieuse. Je dis spacieuse mais abyssale conviendrait mieux. Ça donnait le vertige. C'était comme si quelqu'un était venu pousser les murs pendant mon sommeil.

J'ai allumé le plafonnier de la cuisine. La lumière nue et blafarde m'a brûlé les yeux. J'ai éteint immédiatement. Cela n'aurait pas été plus étrange si j'avais redécouvert le soleil après trois ans passés dans les égouts.

De nouveau, le téléphone a sonné. Je me suis avancé en titubant jusqu'au combiné.

« Vlad ? »

C'était Anya.

« Vlad ? T'es devant la télé ? »

Elle m'a pas laissé le temps de répondre.

« Allume la télé. Mets les infos. Dépêche-toi. »

Le combiné coincé contre mon épaule, j'ai attrapé la télécommande et j'ai fait ce qu'elle me demandait de faire. Sur mon petit écran en noir et blanc, acheté en brocante pour cinq tickets, on reconnaissait très nettement Alek.

Il se trouvait dans une galerie marchande, debout, les yeux hallucinés, un *Uzi* entre les mains. Je me suis d'abord demandé où il avait trouvé ce machin, puis je me suis demandé ce qu'il foutait là. Il portait une blouse de chimiste éclaboussée de trucs qui semblaient carrément dégueulasses. Les verres de ses lunettes étaient cassés.

Autour de lui, il y avait des formes indistinctes, immobiles, comme de vieux tas de vêtements jetés en boule. J'ai mis un moment à comprendre que c'était des corps.

« T'as vu ça ? » me répétait Anya d'une voix blanche.

J'ai monté le son. Un commentateur expliquait que la prise d'otages avait mal tourné, qu'on déplorait déjà une dizaine de victimes. Apparemment, personne n'avait compris les revendications du forcené. En bruit de fond, on entendait des

hurlements et des sanglots. Je suis resté là, tremblant sur ma chaise, avec Anya au téléphone qui me racontait des trucs auxquels je comprenais rien.

Je regardais fixement l'écran. Parfois, l'image tressaillait et le son grésillait. Alek tirait n'importe où. Je me sentais vidé comme un ballon d'anniversaire trois jours après la fête.

L'écran est devenu noir. Quand l'image est revenue, Alek avait troqué la mitrailleuse contre un long couteau de boucher. Il maintenait la lame sous la gorge blanche d'une adolescente. Il secouait la fille. Il criait, il criait encore, il criait toujours, il criait et ça ne voulait rien dire, c'était qu'une succession de syllabes, de borborygmes, c'était moins humain qu'animal.

Il a attrapé la fille par les cheveux, a penché sa tête en arrière et zip ! le couteau a dessiné un trait sombre de l'oreille gauche à l'oreille droite. La fille a hoqueté, bouche ouverte comme un poisson hors de l'eau, yeux ouverts, béants, comme un poisson frit. À l'écran, la gorge de la fille était couverte de noir, noir épais, noir comme ses cheveux et les cheveux d'Alek.

Tout d'un coup, une rafale de balles a traversé Alek et sa victime. Il a lâché le corps inerte de la fille et il s'est mis à rire, un rire immense, à toucher jusqu'aux étoiles factices qui ornaient la galerie.

Nouvelle rafale. Nouveau rire.

C'était du grand n'importe quoi, j'avais l'impression de regarder un film, un vieux nanar avec une succession d'événements improbables, beaucoup d'hémoglobine et un scientifique fou qui ne mourait jamais.

Sa blouse sale se gorgeait de sang. Il ne tombait pas. Il riait. J'ai pété les plombs. Je me suis mis à ricaner avec lui, à glousser avec lui, à hausser les épaules avec lui. Il avait raison, c'est vrai : ça faisait un bien fou.

« Vlad ? Vlad ? Est-ce que ça va ? » me demandait Anya au téléphone.

J'ai lâché le combiné. Alek avançait vers le caméraman. Avec ses vêtements tachés de sang, déchirés par les balles, avec ses bras écartés et ses pas lents, on aurait dit un Jésus fraichement ressuscité.

Quand je me suis demandé pourquoi il ne mourait pas et s'il était possible de résister à plusieurs rafales de mitrailleuse, ça m'a paru immédiatement moins drôle. Ta-ta-ta-ta-ta-ta, nouvelle

salve. Son corps était sanguinolent comme une pièce de boucherie. Il ne tombait pas. J'ai hurlé, debout devant la télé : Mais Tu Vas Tomber, Connard ?

Soudain, un nouveau personnage est entré dans le champ de la caméra. Je l'ai reconnu immédiatement. C'était le flic, l'Égyptien, avec son maquillage à la con. Il avançait d'un pas décidé vers Alek, sans peur et sans reproche, le mec. L'espace d'une seconde, j'ai eu envie qu'Alek l'éclate, je sais pas, qu'il lui saute dessus et qu'il lui arrache la jugulaire avec les dents. Pauvre Alek. Il ne ressemblait plus à rien.

Avant qu'Alek ne fasse quoi que ce soit, l'Égyptien a sorti un gros flingue de son manteau en cuir et l'a collé contre le front de mon colocataire.

« Bang, bang », a-t-il dit avant d'appuyer sur la gâchette.

Cette fois, Alek s'est écroulé. Il ne remuait plus du tout. J'ai senti un gros vide au fond de mes tripes.

Quelques minutes plus tard, les journalistes interrogeaient l'Égyptien. Qui était ce type ? Des gens disaient que c'était un chercheur des laboratoires *Rentag*. D'autres racontaient que c'était un cobaye qui s'était échappé. Où était la vérité ? L'Égyptien a levé les yeux au ciel.

« Faut arrêter avec la science-fiction, les gars. Les légendes urbaines, ça va cinq minutes. Ce type s'est échappé de Matrosskaya Tishina ce matin. C'était un fou, rien de plus. »

Il a soufflé sa fumée de cigarette sur l'objectif de la caméra.

Deux semaines se sont écoulées depuis le massacre d'Alek en direct à la télé. Personne n'est venu à l'appart' récupérer ses affaires. Sa famille n'a pas appelé. Il n'y a pas eu une ligne à son sujet dans la rubrique nécrologique du journal. La police ne m'a pas fait l'honneur d'une nouvelle visite. Les premiers jours, je me suis inquiété, questionné, rongé les ongles. Maintenant, je m'en fous.

Je m'en fous parce que je deviens dingue.

Pendant un moment, j'ai cru que l'appartement devenait de plus en plus grand. J'ai fini par comprendre que les murs ne bougeaient pas, n'avaient jamais bougé, mais que je ne parvenais plus à évaluer correctement les distances.

Je ne supporte plus la lumière du jour. Je sais pas ce que le gouvernement a encore fait, si quelqu'un a percé la couche

d’ozone ou quoi juste au-dessus de mon immeuble, mais le moindre rayon de soleil m’aveugle. C’est comme si un voile blanc tombait sur le monde.

La nuit, ça va, j’arrive assez bien à reconnaître les choses. Je les devine à leurs silhouettes et à leurs odeurs.

Globalement, la cuisine sent le pain de mie, les oranges et l’acier des couteaux. Ce sont des parfums qui me rendent dingue. Faut dire aussi que j’ai tout le temps faim.

La chambre de feu Alek pue la poubelle fermentée. S’y mêle la subtile fragrance du papier. On s’habitue tellement à tout que je commence à trouver ces odeurs rassurantes.

Des remontées d’égouts proviennent de la salle de bain, leurs effluves se répandent à travers tout l’appartement, plus ou moins denses selon les heures. Je n’ai pas besoin d’horloge : je peux me fier aux relents d’humidité et de pourriture.

Dans ma chambre, je me blottis sous la couette, imprégnée de transpiration et de vieux sperme, et ça calme un peu mes angoisses. Je joue avec une balle de tennis que je fais rebondir contre le mur, bong, bong, bong. Je fais des gribouillis marrants sur la tapisserie. Je vois pas très bien ce que je fais, mais je m’en fous. Dans ma tête, j’ai envie d’appeler ça « L’Art Aveugle » avec plein de majuscules.

J’ai l’impression d’être sous LSD en permanence. Faudrait que je consulte un médecin mais ça impliquerait de sortir de chez moi. Anya essaie de m’appeler mais je réponds plus. Elle finira bien par se lasser.

Des souvenirs montent en moi, des trucs si lointains que je ne parviens pas à les situer dans le temps ou dans l’espace, des trucs si curieux que je me demande parfois si je les ai seulement vécus et non rêvés.

Je me souviens d’avoir été enfermé derrière des barreaux blancs, d’avoir dormi, roulé en boule, sur un lit de sciure. Je me souviens du bruit et de la peur, je me souviens d’avoir voulu me protéger, d’avoir senti le goût ferreux du sang sur ma langue. J’ai couru vers une porte qui me semblait à des kilomètres et la terre tremblait aux pas de l’ennemi. Je me souviens d’une longue randonnée dans un tunnel étroit, dans un labyrinthe de tuyaux et de béton, je me souviens de l’obscurité, je me souviens de l’odeur âcre des moisissures, des énormes insectes qui agitent leurs antennes devant moi. Il fait froid.

Je deviens dingue.

Anya tambourine contre la porte de l'entrée.

« Vlad ? Vlad ? T'es là ? »

Je reste immobile sous ma couette. Si je fais pas de bruit, elle fera très certainement demi-tour. Mon cœur cogne contre ma cage thoracique. Aucun être humain ne doit entrer ici. C'est mon territoire. J'entends un bruit de clefs. C'est vrai, elle a les doubles, et je sens la panique, incontrôlable, qui hérisse les poils de mes bras, qui me prend à la gorge comme une araignée… Il ne faut pas qu'elle entre ici.

« Vlad ? »

Elle est à l'intérieur. J'entends ses pas dans la cuisine. Je sens son parfum, un parfum bon marché, dégueulasse, qui s'insinue par effluves jusqu'à ma chambre et qui transforme les odeurs familières. Si ça continue, je pourrais plus reconnaître mon appartement.

Elle s'approche. Elle est maintenant sur le seuil de la chambre. Un remugle désagréable transparaît sous son parfum. Je sens sa peur. Sa peur qui soutient la mienne. Je suis toujours planqué sous ma couette. Je respire le moins possible. Avec un peu de chance, elle ne me remarquera pas.

« Vlad… »

Clic. Elle a appuyé sur l'interrupteur. La lumière a jailli. Sous la couette, les ombres deviennent grises. Dans un cri venu du fond de la gorge, je lui ordonne d'éteindre. Elle ne réagit pas.

« Éteins ! Grouille ! »

J'aurais dû enlever les ampoules. Je suis con. Dans un mouvement désespéré, l'avant-bras plaqué contre mes yeux, je me jette sur elle. Elle tombe sous mon poids en poussant un cri qui me vrille les tympans. Je lui fous un coup de poing dans les dents, puis un autre, et un autre, afin qu'elle se taise. Quand elle est enfin silencieuse, enfin immobile, je me relève, hors d'haleine, pour éteindre la lumière.

J'enjambe son corps inanimé pour entrer dans la salle de bain. J'ai du sang sur les doigts. Son sang à elle, je suppose. Le mien a une autre odeur. Je passe un peu d'eau froide sur mes phalanges endolories, sur mon visage en sueur, sur mes yeux fatigués. C'est comme si on m'avait foutu du shampoing dans les yeux.

En sortant de la salle de bain, je m'aperçois qu'Anya s'est

relevée et qu'elle se dirige en titubant vers la cuisine. Je considère un instant sa silhouette courbée, ses pas hésitants, sa main appuyée contre le mur du couloir. Je respire à pleins poumons son parfum de sang. Son attitude réveille en moi un rêve enfoui, un rêve dont je me souviens mal mais qui me laisse une impression de violence inouïe.

Des énergies inutiles courent dans mes veines, tambourinent dans mes tempes, frappent au bout de mes doigts avec insistance. Tous ces mouvements intérieurs tendent vers Anya. Je lui ai défoncé les dents mais ça ne suffit plus.

Je la rattrape dans la cuisine. Comme elle essaie de gagner la porte d'entrée, je saisis une fourchette et la plante dans son dos. Elle hurle et se cambre. Je l'attrape par la taille, la plaque au sol et m'assois sur ses jambes pour la maintenir à terre. Je lui donne plusieurs coups de fourchette, mais les dents s'enfoncent mal et ça me frustre.

Après ça, je crois que je lui ai éclaté le crâne avec un pied de chaise. Une odeur de viande rouge et de cervelle écrasée a envahi et saturé la cuisine.

Anya n'aurait jamais dû venir. Dans le cinéma de ma tête, je me repasse en boucle la même scène : la fourchette, le pied de chaise, l'impact du bois contre sa boîte crânienne, le craquement des os, les rencontres spongieuses, le goût de la chair crue. Je me doutais pas que ça pouvait être aussi bandant.

Anya n'aurait jamais dû venir. Me voilà excité comme un ado devant son premier film de boules. Je pense de plus en plus à sortir dans la rue pour tabasser des gens et peut-être même les bouffer s'ils sont pas trop adipeux, pas trop blanc guimauve. De toute façon, il faut être réaliste : les amis d'Anya vont finir par s'inquiéter et débarquer ici, peut-être avec la police, peut-être avec des armes. Je dois trouver un autre abri.

Pendant que je préparais mon flingue et mes munitions, je me suis demandé, une fois de plus, où Alek avait trouvé son pistolet-mitrailleur. Cette fois, la réponse m'est venue très naturellement. Je l'ai volé à l'un des agents de sécurité du centre de recherches Rentag. Oui, bien sûr. Merci pour l'info.

Des souvenirs remontent en moi comme des bulles de champagne. Ils ont la voix d'Alek. Ils ont le regard d'Alek. C'est comme si je me souvenais d'un bouquin que j'aurais lu quand

j'étais gosse. Je me souviens pas du titre, mais je suis imprégné de l'histoire. Je connais les parents d'Alek, ses tantes, ses sœurs, la maison où il a grandi, le nom de son école. J'ai la sensation confuse et grisante d'avoir vécu deux vies en parallèle.

D'heure en heure, j'ai de nouvelles réminiscences. Je me souviens de mes lectures, de mon attrait pour les super-héros de comics, pour la génétique, pour les films d'horreur des années 30. Je me souviens d'avoir couché avec Anya quand Vladimir était pas là.

Je me souviens d'une piqûre. Je me souviens de mon appétit grandissant pour la viande rouge, pour l'atmosphère saturée de rouge, pour l'énergie rouge dans mes veines. Je ne me souviens pas des autres couleurs.

À cause des restrictions d'énergie, Moscou dort dans l'obscurité. Je descends dans la rue. Un couteau dans une main, une fourchette dans l'autre, comme pour un grand repas, un pique-nique au bord de la Moskva.

Je fais cent mètres jusqu'au fast-food. Il est fermé, c'est bien dommage. J'aurais bien pris des frites au ketchup. Je me marre comme un épouvantail et Alek se marre avec moi dans un coin de ma tête.

Après quelques minutes de marche erratique, le boum-boum persistant d'un caisson de basse m'indique la direction à suivre. Attiré par le bruit et l'odeur croissante de la sueur, je pousse la porte d'un hall d'immeuble et prends l'escalier de fer qui descend vers la cave. Bingo. Ils sont au moins une vingtaine là-dedans.

Le bon son de mes contemporains est assourdissant. Je sais plus très bien ce qui se passe et je ne suis plus vraiment sûr de pouvoir répondre de mes actes. Je prends mon flingue. Puis je tire dans le tas, je tire dans les cris, sur les gens qui se trémoussent, les gens tatoués, piercés, implantés, en débardeur de similicuir et de résilles.

Je me sens bien, bien et sourd, confus comme d'une cuite, comme si je m'étais enfilé des dizaines et des dizaines et des dizaines de shooters. À chaque balle, c'est un cul sec supplémentaire. Je me suis mis à crier des trucs. Des trucs que je comprends pas moi-même. C'est marrant. Les gens tentent de se barrer, mais c'est la cohue et ces demeurés se marchent dessus. Alek me rappelle que c'était quand même plus drôle, et plus

rouge, avec son *Uzi*. Oh, ta gueule, Alek.

Quelqu'un me tire dessus. Pendant un instant, je suis aussi indigné qu'un enfant qui s'amuse comme un fou et qu'on essaie de consigner dans sa chambre. Puis je me souviens que je crains pas la douleur et que mes cellules se régénèrent à la vitesse de la lumière. Très vite, plus personne ne bouge dans la cave. Une douzaine de macchabées répandent leur rouge sur le béton. Je m'assois avec eux. La musique imite le décollage d'un avion à réaction. Je tire ma dernière balle dans la chaîne. Silence. Point zéro. Et à ce moment-là, je sais pas pourquoi, peut-être à cause du vide soudain, je repense à l'Égyptien et à son canon contre mon front dans la galerie du centre commercial. Je dis mon front mais c'est le front d'Alek auquel je pense. Moi, au même moment, j'étais devant la télé… ou peut-être que j'étais en train de marcher dans les murs parmi les canalisations. Nos souvenirs ne sont pas toujours bien nets.

Je me relève, je m'étire et je reprends les escaliers d'un pas primesautier. Un type agonisant s'est traîné dans le hall et je lui éclate la tête en sautant dessus à pieds joints.

Quand je quitte l'immeuble et que j'aperçois les flics, mon bel enthousiasme retombe. Tous leurs canons sont pointés sur moi. Les lumières bleues des gyrophares font comme des piqûres d'insectes à l'intérieur de mes globes oculaires. Quelque chose me dit qu'ils voudront pas me laisser tranquille.

L'Égyptien, toujours là pour gâcher mes plus élémentaires plaisirs, avance dans ma direction. J'ai pas oublié qu'il a éteint sa clope dans mon café, ce connard, et j'ai envie de lui arracher la gorge avec les dents. Il me tient en joue sans trembler. Bravo cow-boy.

« Y en a encore beaucoup des comme toi ? »

Je me mets à rire, un rire immense, à toucher jusqu'aux étoiles pâles derrière les nuages rouges de la ville. Je ris encore quand il appuie sur la gâchette. Je me fous du monde entier et je me laisse porter par des rêves d'une infinie violence.

« Enfoiré de zombie », a dit l'Égyptien.





Attention à l'échelle !

Une solution écolo de Paul Gounon

Mike La Pédale – détrompez-vous, il s‘est certainement tapé plus de femmes que la plupart d‘entre nous – tient son nom de son coup de pédale, son coup de volant, sa conduite inqualifiable mais on ne peut plus précise et efficace. Jeune recrue fraîchement débarquée pour son rapport sur le conflit, il se trouve au beau milieu des trajectoires mortelles esquivant balles et explosions, éclats et autres dommages collatéraux. Il réussit à rejoindre la première zone de sûreté et y retrouve le DOC : le Directeur des Opérations en Chef. Tout juste sorti de son *buggy* malmené, une roquette le fait voler en éclats.

« Vous avez enfin fini par arriver…Nom de Dieu…Qu’est-ce que vous foutiez, ça fait des plombes qu’on vous attend ! Il faut dégager d’ici au plus vite ! Vous êtes blessé ?!

— Oh ! Ça… Doux Jésus non ! J’ai comme qui dirait essuyé quelques tirs ! Bienheureusement, je n’ai eu qu’à me débarbouiller, si vous voyez c’qu’j’veux dire !

— Très bien ! Dégagez moi le champ de tir alors, bordel ! »

Le temps de se préparer à décamper, une fois la sortie nettoyée, une grenade me roule entre les jambes. Ni une ni deux, je me jette derrière une grosse caisse à l’aspect… solide, oui, elle m’a l’air solide, oui, elle fera l’affaire, me dis-je essayant de me rassurer en

voyant le réel aspect de cette satanée caisse qui n'est pas plus solide que vous et moi face à une grenade, une grenade à fragmentation dans ce cas présent, si vous voulez tout savoir. À peine le temps de me mettre en position derrière ma fébrile couverture et la grenade fait aussitôt son boulot :

Feu aux poudres…… poudre à canon…… zéro... … BANG…… explosion : mains cramées ; corps calcinés ; humanité vaporisée… trou noir…… sifflements…… éclatent petits tympans ….… POUPOUM… POUPOUM…… POUPOUM ……..… POUM ……………….. adrénaline….… tu vas te pointer saleté d'aiguille…..… veine ciblée (en l'occurrence, le cœur)…. … vous savez, ma chère, le courant passe bien entre-nous… ! ….… CHOC ..… … POUM …… POUM ….… POUPOUM… POUPOUM.

Le temps de se remettre les yeux en face des trous, mise au point, ralentir le tempo de mon cœur pressé, laisser se dissiper les derniers spasmes et je me rends compte que la cabine de sûreté n'est plus. Pas plus sûre qu'une pyramide…. les momies, tu piges ? Par je ne sais quel miracle ou je ne sais quoi d'autre, je m'en sors avec pour seules traces post-apocalyptiques quelques légères brûlures et autres contusions. Je fais également mes adieux à poils et cheveux. Nu comme un cul sale (peau brûlée), l'unique survivant sur cinq hommes… et malheureusement le moindre… moi, hourra ! Je retourne les débris, m'aperçois que le DOC est maintenant le D… le O… et voilà le C, et sors m'aérer les bronches… poudre d'escampette.

Au même moment, à une autre échelle, le conflit continue. Au sein d'une belle et joyeuse et propre et remarquable école, une classe d'élèves de 6eme (je ne sais plus trop quel âge cela représente exactement) assiste à la conférence, encadrée par les précieux professeurs-éducateurs scolaires, d'une actrice porno, oui oui.

« Vous savez, le secteur de la pornographie a bien changé ces dernières années. Avant on nous respectait, les producteurs se pliaient en quatre pour nous. Aujourd'hui ce n'est devenu qu'une simple usine de cul pour pervers.

— Madame, veuillez surveiller votre langage, votre auditoire est très jeune encore.

— Oh ! J'en suis navrée. Toujours en est-il que, voilà ce que je voulais dire, pour mon dernier film, mon producteur me demande de le su…

— S'il vous plaît ! … Ce ne sont que des enfants !

— Mais il faut qu'ils comprennent qu'aujourd'hui, d'une manière ou d'une autre, il devront passer sous la table! Désolée, mes enfants mais vous êtes on ne peut plus ni…

— Taisez-vous ! Sécurité…. »

Où je veux en venir ? À vous de voir. Le fait est, accrochez-vous, que c'est inspiré d'une « histoire » vraie !

Une réunion d'urgence est organisée aux HIC, les Hautes Instances de Commandement. À l'ordre du jour : un manque de munitions et d'hommes pour le conflit… vénusien, et oui nos conquêtes ont changé d'échelle, alors prends garde !

— Messieurs, je suis dans l'obligation de vous informer de la situation sur Vénus. Nos hommes manquent de munitions et ne pourront pas tenir plus longtemps si nous ne les fournissons pas dans les plus brefs délais. C'est une situation d'urgence, Messieurs !

— Monsieur notre-bon-général, ne vous inquiétez pas. Nous acceptons votre requête et mettons à disposition autant d'hommes-munitions que nécessaire dans les quotas scientifiquement autorisés, bien sûr. C'est le moment de voir ce qu'ils valent, au prix qu'ils nous ont coûté. Vous pouvez disposer à présent notre-bon-général. »

Tout d'abord, il faut que vous sachiez qu'à cette époque, l'armée a développé une nouvelle arme ou plutôt arme-munition. Par souci d'économie (coût), de précision et d'efficacité (rentabilité), elle a conclu qu'il serait logique de coupler l'arme, la munition mais également le porteur de l'arme. L'homme-arme-munition est né. L'homme est l'arme, l'arme est la munition, l'homme est la munition… l'homme-munition, tu piges ? Le tireur ne tire plus où il veut mais où il est. Les kamikazes, tu connais ? Efficaces certes mais quel gaspillage ! On en vient donc à la deuxième avancé techno-scientifique. On a découvert que le corps humain est un excellent – voire le meilleur – engrais. Ces deux découvertes couplées, un nouveau système on ne peut plus efficace et pratique, gouverne-mentalement parlant, s'est mis en

place. Les éclats (les restes des corps, hé oui) sont ramassés après le conflit et réutilisés sur terre comme engrais. Plus de gaspillage, régénérant, écologique quoi ! Hé hé… De nombreux problèmes se sont ainsi résolus. Prenez le problème du sous-effectif militaire… et celui de la surpopulation : plus d'hommes pour se battre et plus de place pour les nouveaux. Vu notre soif de conquête, particulièrement de conquête interplanétaire, ainsi que notre souci terrestre, on peut dire que ça tombe à point nommé, à PIC (Point d'Impact Contrôlé, t'es sérieux ?!).

(NB : les quotas scientifiquement autorisés représente l'équilibre entre les naissances et les décès, l'équilibre entre la vie et la mort).

L'homme redevient cendre… poudre de mort, mort de poudre. Il retourne à la terre, la planète Terre, la planète-de-terre, notre planète-de-terre, notre mère-poudrière/terre-nourricière.

« Messieurs, je suis extrêmement fier de vous, notre poudri…. notre planète se porte à merveille et nos *récoltes* se portent à merveille. » (clin d'œil intéressé).

« *Ich bin ein Erdbewohner** »… Non, j'déconne !

* « Je suis un terrien », en référence à : *Ich bin ein Berliner !* de J.F. Kennedy





Poudrière

Un règlement de compte à l'ancienne d'Olivier BKZ

Nous les avons repérés dès que nous sommes arrivés à la hauteur du bar, du trottoir d'en face, et je n'ai pu m'empêcher de lâcher un traînant « et meeeerde ! ».

Ce juron ne veut peut-être rien dire pour vous, mais pour moi ça voulait dire beaucoup, et pas du tout que j'étais libre ; justement, c'était tout le contraire ! Ça signifiait qu'une destinée violente m'attendait, et que je ne pourrais rien faire pour l'éviter.

À travers la vitre du troquet, notre troquet, nous reconnaissions trois types appartenant à une bande que nous avions toujours consciencieusement évitée. De leur côté et jusqu'à ce jour, cela avait été réciproque. Même les quelques échauffourées entre individus isolés les soirs de grandes bières n'avaient jamais provoqué de guerre ouverte et frontale. Trop à perdre et rien à gagner, pour personne.

Faut croire que la nature de l'Homme n'aime pas la paix, profondément, car leur présence ici, dans notre bar, signifiait qu'un seuil risquait d'être franchi aujourd'hui... Un pas en direction de l'ultra-violence.

Le bar était fréquenté par eux il y a longtemps, et puis un jour, sans que l'on sache trop pourquoi, le proprio avait changé. Un

vieux type avait repris l'affaire, ils avaient déserté l'endroit, alors nous nous étions tous pointés et installés. Le nouveau patron était plutôt sympa, nous ne foutions pas la merde (enfin rarement), nous pouvions jouer gratuitement au billard ou au baby-foot et en échange, nous laissions le vieux reluquer nos femelles, lancer ses réflexions salaces, voire laisser traîner ses mains, de temps en temps.

Une pensée marrante me traversa alors que nous traversions la rue.

« Pourquoi tu rigoles ? me demanda Rage.

— La situation me fait penser aux Juifs et aux Arabes qui se foutent sur la gueule. J'veux dire, ils étaient là y a longtemps, ils se sont barrés du bar, nous nous sommes pointés et ils reviennent... J'pense que ça peut faire de nous de foutus Palestiniens ! »

Rage n'a pas trop capté la vanne, mais C., lui, m'a lancé un regard noir.

« Si tu traites ces mecs de Juifs, je te jure que c'est moi qui t'égorge ! »

C. savait bien que je n'étais pas du genre à foutre la merde, mais il savait aussi que j'adorais rigoler, tout le temps, et surtout lorsque la situation n'était pas... très adaptée...

Nous sommes entrés dans le bar, et comme dans ces vieux westerns, le temps s'est arrêté.

Ils étaient trois. Tout en crânes rasés, *Rangers*, marcels blancs et swastikas tatoués.

Deux autour du billard, un dans une banquette à côté de nos copines, et y avait juste un gars à nous, tout gris, accoudé au comptoir, mais lui ne comptait pas, car de l'avis de tous, il s'agissait d'un foutu connard.

Nous sommes restés quelques secondes debout à l'entrée du bar et puis nous avons rejoint le comptoir. D'habitude nous nous affalions direct en criant. Le type assis sur la banquette s'est levé et s'est dirigé vers ses potes au billard, qui avaient arrêté de jouer. Tout cela faisait déjà partie de la grande *comedia dell'arte*, y avait rien de naturel, l'équivalent des reportages animaliers quand des conneries de bestioles font tout un tas de simagrées, comme grogner, tourner-autour ou danser...

Le vieux nous a jeté un drôle de regard qui voulait dire « pitié, j'ai pas l'argent pour refaire ce bar ».

Je me suis retourné vers la salle, et c'est là que j'ai aperçu leur quatrième copain, celui que nous n'avions pas encore remarqué. Il s'agissait d'un chien, un putain de *bull*, pile la race qui m'insupportait encore plus que les terriers (car si les chiens terriers sont des cons – fait indiscutable –, les *bulls*, eux, sont tout aussi abrutis, mais un million de fois plus dangereux !).

Comme un ancien général d'armée aux jumelles, je prenais la mesure des forces en présence, et je me sentis mal, la situation n'était pas à notre avantage !

Un des types de chez eux pouvait être qualifié de gros compte double. Vraiment énorme, tout en muscles et en gras, il portait un tatouage dans le cou qui annonçait bien la couleur, plus une gueule patibulaire à mâcher des pierres au petit déjeuner. On avait là un sérieux client.

Pour le contrer, notre carte était Rage, fou compte triple, ancien para, je l'avais déjà vu mettre une rouste à trois types un jour ! Ceux qui restaient, C. et moi inclus, semblaient être du modèle courant.

Seulement voilà, abstraction faite de tout ce qui pouvait servir d'armes dans cette pièce, et y en avait un paquet (lourd cendrier, bouteille transformable en tesson, extincteur ou queue de billard...), abstraction faite de tout ce que ces mecs pouvaient trimballer sur eux (couteau, poing américain, bombe lacrymogène), il y avait ce chien, sans muselière ni laisse, qui dodelinait nonchalant au milieu du bar.

Un des types ouvrit la bouche et demanda narquois :

« Alors, comment ça va les gars ? »

C. lui répondit par un laconique : « tranquille... » .

Les ambassadeurs étaient désignés, implicitement.

C. continua :

« Vous êtes souvent vers l'est de la ville, non ? J'vous ai déjà vus là-bas... ».

Moi pendant ce temps, j'amadouais le chien, accroupi je lui tendais la paume de la main. Il rappliqua doucement, la truffe en action, à la recherche d'un peu de bouffe que je lui donnerais, parce que c'était une femelle...

« Ouais ouais... On est à l'est, ici, et là-bas... Et vous, vous êtes où les mecs ? Genre à l'ouest, non ? »

Je me suis un peu crispé, j'ai jeté un regard en l'air, et puis je suis revenu à ce qui m'occupait, le grattage du poitrail du chien.

C. ne releva pas pendant que je parlais tout seul au clébard, des trucs du genre : « Oh, c'est une bonne fille ça, oui-da ! Une grosse fifille musclée avec une grosse lanlangue ! Une *good girl*, ça oui ! »

C. demanda: « Et alors, ça se passe bien votre partie de billard ? »

Le type répondit d'un ton agressif « Ouais ouais... Qu'est-ce que ça peut te foutre ? », et c'est là que j'ai compris que quoi que nous fassions, c'était cuit pour nous.

Si nous n'affrontions pas ces types, nous perdions tout respect. Ils se mettraient à nous chasser à l'avenir, à travers la ville, dès que l'un de nous aurait la malchance de les croiser seul. Si nous leur mettions une branlée, nous resterions ensuite dans ce bar. Une adresse fixe où eux et leurs potes pouvaient revenir, histoire de faire une descente tout en vengeance, en bon surnombre et bien équipés. Si nous nous prenions une branlée, à la limite... Notre honneur resterait sauf, nous aurions encore le respect, mais bien sûr, une défaite n'était pas envisageable !

J'imagine que les pékins moyens ne saisissent pas toutes les subtilités de ce genre d'affrontements lorsqu'ils lisent les articles parlant de grandes rixes dans leurs journaux. Ces questions sont beaucoup plus complexes qu'il n'y paraît, concernent des aspects territoriaux ou politiques, et comme dans les vraies guerres, la violence arrivait lorsque toute tentative de diplomatie échouait.

C'était exactement ce qu'il se passait.

Les choses ont dégénéré très vite.

C. répondit : « Ça me fout que j'ai bien envie de jouer aussi avec mes potes, alors je voudrais bien savoir si vous en avez pour longtemps. Il me semble qu'il y a d'autres billards dans cette ville.

— On en a pour très longtemps... dit le type, et si y a d'autres billards dans cette ville je vous conseille d'y aller, les pédales ! »

C. arrêta là les beaux discours et fonça sur eux, avec Rage.

Leur gros compte double brandit une queue en hurlant.

Moi, j'avais déjà sorti discrètement le cran d'arrêt de ma poche, et j'enfonçais d'un geste rapide sa lame dans le cou du chien.


Squeeze



Isidoro (Hot - 6ème épisode)

Lemon A

1

- 07 avant VP

Périphérie de Manaus – Brésil

Le Kahuabo considérait les dégâts dans la pièce : des volées de trous dans les murs et dans le bois des meubles, de la vaisselle et des objets de collection fracassés par terre, une reproduction de maître perforée, des bris de glace, des fauteuils et des coussins éventrés, ensanglantés, des corps martyrisés par les balles répandus sur le sol constellé de débris.

Le Kahuabo était sorti intact de la fusillade. Le fétiche inca n'avait pas bougé d'un millimètre. Il trônait sur son piédestal, insensible à la désolation, tout à son éternelle conquête du monde, surplombant le terrain vague qu'était devenu le grand salon de la villa. Kahuabo protégeait la famille d'Isidoro depuis que le soleil s'était levé sur la forêt. Il traversait les siècles et les générations, transmis de père en fils, craint et adoré par toutes les civilisations pré-colombiennes et la plupart des peuples frères, soit un grand nombre de tribus indiennes d'Amérique centrale et de la péninsule

amazonienne. Dans le monde invisible, la lignée d'Isidoro maintenait son joug en dépit des râles d'agonie qu'elle avait tant de fois tirés de la terre. Au milieu du salon une prostituée queshua pendait, poupée désarticulée à demi renversée sur le bras d'un canapé fendu par les calibres. Des survivants traînaient les pieds parmi la ruine. Encore hagards, ils barbouillaient les flaques de sang en triant les cadavres. L'attaque avait été foudroyante.

Enfermé dans son bureau-sanctuaire, à l'étage, Isidoro brassa un peu d'herbe avec des feuilles de tabac et des cailloux gluants de pasta de cocaïne, un mélange idéal pour une première analyse à froid de la situation. Un mélange idéal, il devait le reconnaître, pour tous les types de situations. Un cocktail, en fait, qu'il consommait sans modération, plusieurs fois par jour, peut-être pour supporter le poids trop lourd des crimes commis par ses aînés. La cocaïne charriait des siècles de puissance et d'impunité, de sacrifices, de viols et de tortures gratuites, de meurtres et de trahisons inutiles. Mais elle charriait plus encore les années de gouvernance décadente de ses ancêtres, leur responsabilité politique dans la chute de l'empire inca et des peuples indigènes. Isidoro alluma le joint et pivota dans son fauteuil, renversant la tête et les épaules en arrière. Il garda le plus longtemps possible la bouffée dans ses poumons qu'il fini par expulser en long jets vers le haut. L'odeur de la poudre et de la chair meurtrie se dissolvaient dans le goût de la drogue. Son regard venait se perdre dans une uniformité floutée par la fumée. Le chef inca demeura un moment ainsi, paisible, laissant dériver son esprit entre les parenthèses artificielles.

Alfonso n'entra pas seul dans le bureau-sanctuaire. Un Italien l'escortait, le dernier, le tueur. Isidoro jeta ses yeux noirs veinés de rouge sur son lieutenant.

— Nous avons perdu cinq hommes, Dito, Jackson, Caboclo, Sertao et Chao et nous avons descendu trois de ces fils de pute, ce sont des indiens, peut-être des pirates de Manaus ou des villages. Certains se sont enfuis, on les cherche.

Les assaillants pouvaient agir pour le compte de n'importe qui. La chair à canon bon marché ne manquait pas, elle se recrutait parmi les délabrements de l'alcool et de la misère, dans les mauvais quartiers montés sur pilotis. Pour l'heure, les choses

resteraient en suspens. Il y avait des affaires plus urgentes à régler.

— Dis à Gato de payer les familles des morts et des putes.

— Le chef italien est mort, répondit Alfonso en braquant son regard sur Paparazzi.

— Prépare l'hélico, nous partons maintenant, conclut simplement Isidoro.

Dans un coin de la pièce, Paparazzi gardait un air circonspect. En sortant, Alfonso s'adressa à lui en anglais : « Il fera ce qui est prévu, ne vous inquiétez pas ».

Isidoro écrasa le cul du joint dans un gros cendrier.

2

Environs de Malmö – Suéde

Devant le prisonnier attaché au poteau et prostré sur lui-même, en captant son regard aussi vide et amorphe que celui d'une vache qu'on sacrifierait aux piranhas de la rivière, Isidoro comprenait mal ce que les Italiens avaient à craindre de lui. Un type comme Samouraï représentait un réel danger car il possédait la ruse et l'énergie du guerrier, une force de conviction, de la ténacité, l'élan vital du grand condor. Alors que ce type-là, ce cochon domestique perdu dans l'antre du jaguar, pleurnicherait de l'aide pour trancher un poulet. Enfin, un meurtre pour un meurtre, la règle du contrat croisé. En butant Samouraï, les Italiens avaient rempli leur partie du deal. En conséquence de quoi, ils pouvaient bien lui demander de dégommer une botte de salade dans un potager si ça leur chantait. Isidoro s'était habitué au romantisme latin : les Espagnols, les Portugais, les Italiens avec qui ils entretenaient des relations d'affaires avaient toujours tendance à manquer de lucidité.

Isidoro considéra Paparazzi, qui regardait Will Smith avec lui. Pour ce qu'il pouvait en juger, le tueur italien paraissait également dégoûté par le manque d'envergure de la star. D'une manière générale, l'attitude de Paparazzi plaisait à l'Inca, son professionnalisme lorsqu'il s'était occupé de Samouraï, l'économie

de geste et de parole dont il faisait preuve et qui tranchait avec la volubilité assommante de son défunt patron, cette impression de sobriété, d'expérience et de maîtrise qui se dégageait de lui quelque soit la situation. L'idée que cet homme constituerait la nounou idéale pour chaperonner l'enfant-soleil jusqu'en Amazonie, continuait de s'imposer au chef inca. Isidoro et Paparazzi se détournèrent ensemble du prisonnier, au même moment, parfaitement synchrones. Tous deux n'avaient pas traversé l'Atlantique pour jouer les amoureuses de cinéma déçues, ni même d'ailleurs, pour constater de visu l'élimination physique de Will Smith. Les journaux qui relayaient déjà l'info de sa disparition, – en se demandant s'il ne s'agissait pas d'un caprice de star ou d'une stratégie de communication pour rattraper le mauvais départ de son nouveau *blockbuster* – auraient suffi à attester de son sort. Isidoro avait convaincu Paparazzi de venir se cailler les miches en Suède avec lui pour une toute autre histoire.

3

Les relations entre les Incas et les néo nazis avaient commencé à l'époque des grands-pères. Au terme de la guerre sur le premier monde – autrement dit, l'Europe – plus de deux millions de personnes quittèrent l'Allemagne, avec, parmi eux, des recrutements de main-d'oeuvre, des prisonniers, des civils, des soldats et des criminels de guerre. Dans ce mouvement de population et concernant l'Amérique latine, des colonies prirent pied en Argentine, au Chili, au Paraguay et dans le sud du Brésil pour la majorité des cas. Mais, fuyant la justice des vainqueurs et grâce à l'aide discrète de réseaux ecclésiastiques, un certain nombre de fanatiques du régime nazi cherchèrent à s'établir dans des régions plus reculées, plus difficiles d'accès. Ainsi, huit cents nazis s'enfoncèrent dans les méandres liquides de l'Amazonie. Cette communauté avaient emporté un butin de guerre dans ses bagages qui, par la médiation des missionnaires locaux, lui permit de construire un village en dur enfoui dans la végétation, et d'entretenir des comptoirs commerciaux dans les villes importantes de la région : Manaus et Belem principalement.

Les contacts avec les descendants nobles des Incas furent

facilités dans le sens où ces derniers, fortunés, entretenaient une certaine fascination pour la richesse du premier monde et n'hésitèrent pas à acquérir les bijoux et les objets d'art que les Allemands avaient emportés avec eux. Les Allemands, de leur côté, reconnaissaient les Incas comme une race au sang pur, et leur prêtaient une estime sincère, admirant le souci de ceux qu'ils rencontraient pour conserver leurs rites et traditions. Rapidement un commerce se développa vers l'Europe où l'iconographie pré-colombienne trouva son public dans les réseaux d'extrême-droite, au côté des croix celtiques et de l'accessoirie viking. De fil en aiguille et une génération passant, la raison commerciale prit le pas sur les convictions idéologiques. Au cœur de la forêt tropicale, les vieux discours nazis perdaient leur sens et, dans la communauté, les valeurs des premiers arrivants cédaient du terrain face aux envies de confort de leurs enfants qui n'avaient jamais mis les pieds en Europe. Un trafic de cocaïne se substitua progressivement au commerce des vieilles breloques, organisé autour d'un curieux cartel germano-inca, les Indiens assurant la production et la circulation dans la forêt, et les Allemands gérant les relations-clients avec le vieux continent. Le trafic s'élargit rapidement à la plupart des pays européens, puis à l'Amérique du nord et à l'Océanie, favorisé par l'émergence et la perméabilité concomitantes de plusieurs bandes de *bikers* très mobiles avec les milieux d'extrême-droite en Allemagne et en Scandinavie,

Dehors l'air était piquant/vif et, quittant la cellule en rondins de Will Smith, Isidoro et Paparazzi regagnèrent vite le baraquement de commandement où Zuker les attendait. L'homme grand, massif, rasé à nu et engoncé dans un uniforme de la *Wehrmacht* panaché de motifs amérindiens était un descendant de la communauté nazie d'Amazonie, expatrié dans le premier monde et associé à Isidoro. Un tatouage gothique enroulait son cou épais et montait sur ses joues comme les flammes d'un incendie. Zuker figurait le parfait condensé de cette alchimie contre-nature entre l'idéologie radicale, le marketing et le pragmatisme économique. Lui-même faisait le lien entre la logistique éprouvée des sangs purs et les rassemblements de motards. Il passait d'un univers à l'autre sans que ni dans l'un ni dans l'autre on puisse deviner son sentiment réel d'appartenance, si toutefois il éprouvait une quelconque préférence, et ne venait pas tout simplement des enfers. Sur le

brief d'Isidoro il avait coordonné l'enlèvement de Will Smith à Stockolm et parachevait les préparatifs de son exécution prévue pour la nuit tombée. Pour Zuker, ça ne faisait aucun doute : il y aurait un sacré paquet de pognon à la clef. Une sorte d'excitation puérile l'avait saisi depuis qu'il avait visionné la vidéo de Crotale. Il avait l'impression que des changements importants allaient se produire et que le monde tel qu'il était ne tarderait pas à s'embraser. Ce gamin, ce Lentar Dior qui crachait des flammes, sortait du chapeau magique de l'univers. Mais il ne ressemblait pas à une colombe ou à un lapin blanc. Pour Zuker, c'était l'ange exterminateur.

4

- 06 avant VP

Forêt amazonienne brésilienne

La salle des machines constitue le poumon du bunker puisqu'elle doit assurer l'autonomie totale de cinq cents personnes en énergie et en oxygène pendant deux ans. Elle est la batterie géante du bâtiment, une prouesse technique conçue et réalisée par une équipe de mercenaires scientifiques internationale. On y accède par un escalier en béton armé qui descend tout en bas de l'édifice, plus de trente mètres sous terre. Toutes les parois du bunker sont en béton armé, pas un centimètre carré n'y échappe. Les salles et les galeries ont nécessité de long mois de travaux et mobilisé plusieurs centaines de bras – indiens en majorité. Mais le chantier proprement dit ressemblait à une balade de santé par rapport aux difficultés d'acheminement que posait une telle construction en pleine forêt tropicale, loin de toute agglomération, coupée des voies de circulation terrestres ou maritimes. Dix-sept mille mètres carrés de muraille, sur plusieurs niveaux, aux trois quarts enterrés, des tonnes de matière première et de matériel à stocker, des outils de forage... Et tout cela dans le plus grand secret. Toute la main-d'œuvre était circonscrite sur place, sans moyen de communication vers l'extérieur durant tout le temps du chantier. Les ouvriers spécialisés, les ingénieurs et les maîtres d'œuvre qui n'étaient pas indiens et qui n'étaient pas habitués à vivre dans la

jungle avaient parfois l'impression de creuser leur propre tombe. L'infirmerie ne désemplissait pas et l'alcool et les prostituées ne suffisaient pas à rincer le campement des frustrations de l'isolement.

Ivanov, le directeur du chantier faisait le point sous la grande tente de réfugié dont la toile orange vif était camouflée par des filets militaires. Autour de lui, Isidoro, Alfonso et l'ingé-son mobilisaient leurs capacités de concentration. Cette affaire-là ne devait pas foirer.

— Cette fois le système hydraulique fonctionne aux petits oignons, les tests dans les cuves sont positifs, il n'y a plus de microbes, l'eau est totalement pure, sa qualité restera stable.

N'obtenant aucune réaction sur ce point, Ivanov poursuivit son exposé.

— Le gros oeuvre étant terminé, nous avons commencé l'aménagement des cellules...

— Nous avons besoin d'infos détaillées pour le studio du musicien, coupa l'ingé-son, les logiciels et les machines qu'il utilise pour composer, il faut les références précises, les marques des instruments, son environnement informatique, sa discothèque, les tests acoustiques sont OK mais il est crucial de reconstituer son écosystème de travail le plus précisement possible. Certains éléments risquent d'être rares et difficiles à localiser.

L'ingé-son débarquait tout juste de Dusseldorf. Il avait été embauché sur ses qualités techniques mais aussi parce que d'après les tests du bureau de recrutement, il présentait le profil psychologique dit du *méticuleux-maniaque*. Un caractère qui le rendait extrêmement précis dans son travail et très vite insupportable pour ses collègues. À tel point que dans la Ruhr, plus personne ne voulait bosser sur les mêmes projets que lui. Ici, par contre, il arrivait à point nommé. Rien ne devait être laissé au hasard concernant la musique. Quant aux relations de travail, elle n'avaient rien à voir là-dedans.

Isidoro ferma les yeux pour se téléporter dans l'autre monde. Tout se compliquait par rapport au musicien, les mentalistes avaient perdu le contrôle de la situation et l'ingé-son demandait des renseignements précis. Il décida d'intervenir personnellement

pour redresser les choses. D'après les informations les plus fraîches, Jacky Lucky Joe arriverait sur Tarapoto dans les prochaines heures. Une demi-journée suffirait pour le rejoindre s'il partait immédiatement.

5

Tarapoto – haut plateau amazonien – Pérou

À Tarapoto les centres shamaniques poussaient comme des champignons. Si chacun assaisonnait son topo publicitaire à sa sauce, les formules gravitaient toutes autour de trois propositions principales : la diète dans la forêt pour les abstinents, les sessions *ayahuesca* pour les pychonautes et la cure pour tout le monde. La jeunesse dorée de Lima, les mystiques et les fêtards du monde entier se donnaient rendez-vous sur le haut plateau amazonien pour tâter de l'expérience d'un séjour shamanique. Des bus remplis de *backpackers* arrivaient et repartaient tout les jours de la gare routière de Tarapoto et des autres villes du secteur. À Iquitos, plus au cœur de la forêt, les expériences shamaniques étaient carrément inscrites sur les enseignes des *posadas* et des hôtels parmi les excursions dans la jungle, les balades en bateau, la climatisation et les chambres avec salles de bains. Dans la même ville, à l'ombre des venelles tortueuses du marché de Belen, on tombait sur des Indiens peu scrupuleux qui proposaient de l'*ayahuesca* à la sauvette, conditionnée dans des bouteilles en plastique. De l'*ayahuesca* ou un peu d'eau boueuse de l'Amazone, la couleur du liquide ne faisait pas grande différence. Évidemment le commerce du shamanisme demeurait moins lucratif que celui de la cocaïne, mais du moins était-il toléré et procurait-il aux *currenderos* amazoniens un débouché économique aussi prometteur qu'un rayon de soleil au fond d'une grotte.

La mercantilisation du shamanisme agaçait Isodoro ainsi qu'une bonne partie de la noblesse inca traditionnelle. Il y avait un malaise à jeter le monde invisible dans les bras du capitalisme, à ouvrir les portes du palais des Dieux à des troupeaux de *gringos* en goguette qui risquaient à tout moment de tout saloper et dont l'ignorance des rites et des coutumes ancestrales provoquerait

certainement de la tension et des dysfonctionnements cosmiques. Concernant la coke, le problème était différent. On mâchait des feuilles de coca depuis des lustres pour enrayer la faim et repousser la fatigue, pour supporter l'altitude, pour travailler plus longtemps, pour un tas de raisons qui finalement, n'avaient pas grand-chose à voir, avec les dimensions célestes. Du point de vue d'Isidoro, fumer la pasta de cocaïne ou s'envoyer un rail de poudre blanche dans le nez était comparable à mettre de l'essence dans le réservoir d'une bagnole et appuyer sur l'accélérateur. Isidoro vendait de la cocaïne comme il aurait écrasé de la caillasse andine si c'était ce que les gens voulaient sniffer. Par contre, il craignait trop la médecine traditionnelle et le savoir des *currenderos* pour faire le moindre commerce du shamanisme. Ainsi était-il mal à l'aise lorsque, partageant un repas végétarien sur la Plaza de Armas de Tarapoto, Jacky Lucky Joe lui expliqua les raisons de son séjour en Amazonie. Ces raisons, Isidoro les connaissait parfaitement. Son équipe de mentalistes les avait fabriquées de toutes pièces.

Depuis plusieurs semaines, les mentalistes avaient créé ce personnage, une marionnette virtuelle, Faeli de Camargue, qui avait établi le contact et correspondait quotidiennement avec le funky poseur, qui était parvenu à entrer dans son intimité et, encore plus fort, à susciter un sentiment amoureux. Mais les choses prenaient un mauvais tour depuis que, pour attirer Jacky Lucky Joe en Amazonie, les mentalistes avaient affligé Faeli d'un glioblastome, un cancer du cerveau. Faeli de Camargue disparut du web pendant une quinzaine, puis revint sur la toile avec les mauvaises nouvelles de l'hôpital et des histoires d'arbre Graviola, de griffe du chat et d'autres plantes miraculeuses manipulées par les *currendero*s. Tout avait dérapé à ce moment-là, car apprenant la nouvelle, Jacky Lucky Joe prit de vitesse les mentalistes et sauta *illico* dans un avion pour Tarapoto où il connaissait – Dieu sait comment – un centre thérapeutique traditionnel, le centre Takiwasi. Les mentalistes étaient censés diriger le funky-poseur où le cartel prévoyait de le réceptionner, après Iquitos, après la triple frontière, côté Brésil de la forêt, à proximité du bunker secret. Soit un bon millier de kilomètres à l'ouest de Tarapoto, l'ultime bastion narco-marxistes du Sentier lumineux.

Quand les choses se compliquent il faut la jouer fine. Depuis la veille au soir donc, Isidoro avait rejoint Jacky Lucky Joe à Takiwasi, incognito, dans le costume d'un patient indien nanti, dévoré par la pasta de cocaïne, en quête de rédemption. Depuis la veille au soir il bonimentait le funky-poseur au sujet d'un *currenderos* imaginaire mais spécialisé dans les rituels curatifs du cancer. Il jouait son rôle à contre-cœur. Il craignait aussi la session *ayahuesca* du soir qui, pilotée par un shaman qu'il ne connaissait pas, l'obligerait à affronter ses propres démons.

6

- 05 avant VP

Lima – Pérou

Miraflores est le quartier huppé de Lima, avec des rues tranquilles et des propriétés cossues. Devant le numéro 15 de la *rua Mandiburu*, des berlines irréelles soufflaient leurs passagers comme des ronds de tabac. L'humidité brumeuse de la capitale péruvienne cryptait les silhouettes des chefs de tribu que réceptionnait un valet en jaquette sur le perron d'une grande maison coloniale.

À la tombée du jour, une assemblée de dix-sept chefs indiens avait pris place autour d'une table circulaire qui débordait de colifichets sacrés et de photographies jaunies par le temps. Deux enceintes *Bose* de 300 watts fixées sur des barres au plafond teintaient d'une touche technologique l'aménagement furieusement kitch de la vaste pièce dans laquelle ces personnes attendaient. Une statue de Bouddha dans la position du lotus, des crucifix de toutes sortes, un portrait de Jésus avec sa couronne d'épines autour de la tête, la croix de David, le croissant musulman, des représentations de gourous divers et même un Merlin l'enchanteur en carton-pâte cohabitaient aux quatre coins de l'espace, comme s'ils avaient échoué là, portés par un ressac du Pacifique. Une multitude d'étoiles dorées mouchetaient le plafond que l'on avait peint en bleu ciel sans souci de correspondance esthétique avec le ton des autres murs recouverts, eux, d'un papier peint jaune et

brun stylisé à la mode picturale des années 70. La luminosité tanguait comme sur un esquif, produite par d'imposants chandeliers en forme de cactus. Alors que tout le monde commençait à se tortiller sur son siège, Isidoro parut, portant un pancho de laine colorée. Il posa le Kahuabo, signe de son pouvoir parmi les grandes familles, au centre de la table, puis lança une imprécation pour ouvrir la cérémonie. Il utilisait un dialecte pré-colombien oublié de tous sauf de sa lignée et des esprits qui peuplent le monde invisible. Au terme de la litanie, il découvrit une cruche en terre cuite ainsi qu'une dizaine de mini bols confectionnés de la même boue. Les membres de l'assemblée avalèrent la décoction cul sec, chacun son tour. Certains d'entre eux croquèrent un chewing-gum pour faire passer le goût âpre et terreux de l'*ayahuesca*. Isidoro alluma des bâtons d'encens qui atténuaient, eux, les relâchements gastriques que provoquait le breuvage. Puis la sono entonna des airs tribaux à plein volume. Les psalmodies entêtantes sur fond de percussions sourdes semblaient venir du fond d'un conteneur, elles se précipitèrent néanmoins dans les oreilles des convives qui reprenaient les chants en suivant la bande enregistrée. Bientôt la chorale se retrouva projetée dans la quatrième dimension.

Isidoro menait le *travail*. Les Indiens ne s'arrêtaient pas aux couleurs chatoyantes et autres perturbations mentales exotiques que provoquait l'*ayahuesca*. Le *travail* consistait à dominer suffisamment les effets psychoactifs de la décoction pour pouvoir franchir la porte du monde invisible. Passé le mirage des hallucinations, on accédait à l'inconscient universel. On percevait les évolutions du monde et le sens inéluctable des choses. Mais parvenir à ce stade de contrôle équivalait à réussir un puzzle de cinq cents pièces avec trois grammes d’alcool dans le sang et s’il valait mieux éviter de rompre le cercle d’énergie que constituaient les participants autour de la table, des matelas avaient été installés au fond de la pièce pour ceux qui ne juguleraient pas la puissance de la plante. Certaines montées hallucinogènes étaient si brutales qu’elles envoyaient au tapis les shamans les plus capés.

Deux heures plus tard, la session avait remis tout le monde à niveau, une sorte d'actualisation des données pour ces chefs de tribus qui préparaient le *Vegetal Putsch*. Il était clair à présent que

rien n'arrêterait la détermination des plantes et surtout pas la société des hommes, trop primitive, même pour appréhender l'imminence du danger. Les chefs fumaient un peu d'herbe pour amortir la redescente dans le monde visible, celui précisément qui allait disparaître.





Ont participé à ce numéro :

Raymond Alcovère

vient de publier son premier polar, catégorie espionnage : *Rien compris au rock and roll* aux *éditions Clair de plume 34*. Il a auparavant publié trois romans : *Fugue baroque* (Prix 98 de la ville de Balma), *Le sourire de Cézanne* (2007) aux *éditions N&B*, et *Le bonheur est un drôle de serpent* (2009) aux *éditions Lucie* ainsi qu'un recueil de poésie : *L'aube a un goût de cerise* (2010), aux *éditions N&B*.
http://raymondalcovere.hautetfort.com

Olivier BKZ

« Des lieux urbanisés, des identités usurpées, des sacrifices humains, des hallucinations collectives… dans un coin sombre un homme épie son alter ego fiévreux dans des situations frôlant le vertige paranoïaque. Des textes sans détours, écrits sur l'instant, à la fois surréalistes et réels comme dans un grand sommeil. »

Joseph-Pétrus Borel d'Hauterive, *AKA* Pétrus Borel *AKA* « le lycanthrope »,

né à Lyon en 1809 – douzième enfant d'une fratrie de quatorze – et mort à Mostaganem (Algérie) en 1859, est un poète, traducteur et écrivain emblématique du mouvement dit du « romantisme frénétique ».

Selon Baudelaire : « Il y a des noms qui deviennent proverbes et adjectifs. Quand un petit journal veut, en 1859, exprimer tout le dégoût et le mépris que lui inspirent une poésie ou un roman d'un caractère sombre et outré, il lance le mot : Pétrus Borel ! et tout est dit. Le jugement est prononcé, l'auteur est foudroyé ».

Olivier Gay

Naissance en 1980. Aujourd'hui facteur à Montpellier.
Publié dans les revues *Les Muses à tremplin*, *A Verse* et *Traction Brabant*.
Prix Alexandre-Vos Écrits.

Paul Gounon

Né à Aix en Provence en 1989, Paul Gounon a voyagé à travers toute la France avant de se fixer à Montpellier. Ces vagabondages lui ont permis de découvrir nombre d'univers, à la fois proches et différents. Jeune artiste, il a lu et relu, vu et digéré les écrits issus de la *beat génération* et de la contre-culture américaine des années 60 pour en dégager un style canaille et ravageur.

Pascal Nyiri Brévard,

de la lignée des François, est artiste total né en 1969. Sans arrêt obligé d'être sur terre, mais n'abandonnant jamais l'idée de s'enfuir, il pratique le parachutisme. Écoutez son émission poétique sur *l'Éko des Guarrigues*, il invite des poètes. Ou bien venez aux Pawól' qu'il anime dans la cave de L'Escapade 7, rue Henri René à Montpellier.
Contact : rimbaldies@ekodesgarrigues.com

Philippe Sarr

est marié et père de deux enfants. Enseignant dans un lycée de la banlieue parisienne où il anime un atelier « théâtre et handicap », il consacre une grande partie de son temps libre à l'écriture, selon lui un acte strictement instinctif, celui d'un animal toujours à l'affût du mot et de la phrase qui font mouche. Il a publié et continue de publier des textes chocs (nouvelles, critiques), dont *Le maitre de l'Hauti*l, inspiré d'un roman de P.K Dick, *Le maître du haut château*, aux *éditions de l'Abat-Jour*, et dans la revue *L'Ampoule*. Un recueil de nouvelles – *ARCADIE*, publié en 2012 aux

éditions Kirographaires. Un roman intitulé *Gradus des valeurs à rebours*, qui met en scène une jeune abandonnique férue d'opéra, ex égérie de Roberto Alagna, devrait également voir le jour ! Ses influences, multiples, vont de Kerouac à BEE, en passant par K.Dick, Djian, Faulkner, Dostoïevski, Joyce… sans oublier les « anciens », Lucrèce, voire Boèce et tant d'autres ! Des extraits de ses textes sont disponibles sur son blog : *www.le-mors-aux-dents.blogspot.com*

Paul Sunderland,
atteint de mélancolie délirante, souhaite régulièrement qu'on le tue, et n'hésite pas à le faire savoir. C'est difficilement conciliable avec une carrière littéraire ; pour cette raison, il apprend à larver son mal dans le sang de ce monde en perdition. Il s'occupe par ailleurs de traduction littéraire, en homme délicieusement suranné qu'il est.
Publication dans les revues *L'Angoisse* et *L'Ampoule*
Son blog : *Sous le ciel de Sunderland*.

Clélie Vian
travaille quelque part dans les environs de Lille. On sait que son métier est en rapport avec les livres, même si personne ne comprend très bien ce qu'elle fait de ses journées. Elle aime les monstres, le thé à la vanille, le XIXe siècle et les pirates.

Lemon A
Diplômé mais autodidacte, directeur de publication / auteur clientéliste de *Squeeze*.
Autres publications : *Les disques tournent en boucle*, in *Nouvelliennes*, chez *Printernet*. Juin 2010 - *Kaléidoscope*, in *Revue des Muses à Tremplin* n°6. Juin 2010.

Avec la complicité de :

Site littéraire Fulgures
www.fulgures.com

Revue Les Muses à tremplin
www.lesmusesatremplin.blogspot.com

Région Languedoc-Roussillon
www.laregion-culture.fr

Bibliothèque Nationale de France – Gallica
http://gallica.bnf.fr

Rendez-vous en Octobre 2012 pour le numéro 6

Souvenez-vous que chez Squeeze, l'Appel à Textes est permanent.

Toutes les modalités sur notre site :
www.revuesqueeze.com

Au plaisir de vous lire.

Quickie Squeezi

Directeur de publication : Lemon A
Relecture et correction : Lucie M., Pascale C.
Comité de lecture : Amélie D., Pascal O., Céline C., Miguel L., Renaud V.
Identité graphique : Darsanha
Conception multimédia : Bérénice Belpaire
Maquette : Éfélyd

Égérie : Quickie Squeezi

Publié par Squeeze, 51 avenue Abbé Paul Parguel, 34090 Montpellier

ISSN : 2259 - 8014

Dépôt légal : Juin 2012